

LOUIS AGUETTANT

La vie comme une œuvre d'art

Les archives de Louis Aguetant, manuscrits, carnets et correspondance, ont été versées par ses héritiers au Fonds Louis-Aguettant de la Bibliothèque Municipale de Lyon en novembre 2003. On y trouvera en particulier cinq volumes de *Notes biographiques* (1.418 pages) dont est tiré le présent livre.

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

© L'Harmattan, 2006
ISBN : 2-296-00207-2
EAN : 9782296002074

Texte établi par
Jacques Lonchamp

LOUIS AGUETTANT

La vie comme une œuvre d'art

Biographie

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Könyvesbolt
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa
Fac. des Sc. Sociales, Pol. et Adm. ;
BP243, KIN XI
Université de Kinshasa – RDC

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso
1200 logements villa 96
12B2260
Ouagadougou 12

DU MÊME AUTEUR
À L'HARMATTAN

Victor Hugo poète de la Nature

*

La Musique de piano, des origines à Ravel

*

Verlaine

*

Lecture de Baudelaire

*

Les Amitiés littéraires

*Paul Valéry, Paul Claudel, Gabriel Fauré, Emile Mâle,
Louis Mercier, Marcel Ormoy, Robert Browning*

*

LOUIS AGUETTANT – LOUIS MERCIER

Nos lettres du Sinaï...

*Correspondance de deux jeunes écrivains
à la fin du XIXe siècle*

« Pour le chrétien, la vie débouche sur la Joie.
L'art et la poésie sont des lueurs
qui passent sous la porte
- sous les portes éternelles.
Il faut les recueillir en avares. » L.A.

Introduction

Faut-il s'excuser par avance de présenter la vie et l'œuvre d'un écrivain inactuel, mort en 1931, il y a trop ou trop peu de temps, profond chrétien mais à la manière du premier XX^e siècle, lecteur éclairé de Maurras, quoique nullement fanatique, esprit libre, claudélien, mais fort peu tenté par les écrivains des Lumières ou la démocratie chrétienne du *Sillon*, médiocrement républicain quoique bon citoyen ? Ce serait dire qu'un professeur, un écrivain, un spirituel de haute stature, n'a plus sa place dans le monde d'aujourd'hui.

Louis Aguetant était d'abord un éblouissant styliste, à l'invention jaillissante dans ses lettres sans ratures, dont l'écriture plus recherchée, à long concours de temps, atteignait à une perfection presque décourageante, dans ses *Dialogues de Paul Valéry*, par exemple. Le professeur, d'une culture européenne, a laissé un souvenir ineffaçable à ses élèves pendant plus de trente ans, et ses cours publiés sur *Baudelaire* et sur *Verlaine* nous le font comprendre. Mais sa personnalité mérite d'être connue, car les écrits de cet homme, qui fut aussi un artiste et un musicien hors pair, abondent en réflexions, en intuitions pénétrantes, sur l'art, la littérature, la vie, la religion, la foi. C'était le fond même de son génie, s'il est vrai, comme l'écrivait son recteur de la Faculté catholique de Lyon, qu'il a traité « la vie comme une œuvre d'art à réaliser ».

A travers ses mots, on retrouvera ici Louis Aguetant lui-même, grâce à ses carnets, ses articles, sa nombreuse correspondance, heureusement conservée par ses amis, qui permettent de le suivre année par année, et parfois mois par mois. Ce livre transcrit une vie intime d'une saveur et d'une richesse dont quelques fragments permettront déjà de donner l'idée.

L'adolescent est un excellent élève, enjoué et rieur, un auteur dramatique de treize ans qui écrit des pièces de Guignol pour sa sœur et lui, mais n'est pas exempt de préoccupations sociales lorsqu'il chante la triste complainte du canut qui n'a plus de travail, dont le *mequié* (le métier à tisser) dort toujours, car « le bourgeois ne vient plus à sa porte cogner. L'iragne (l'araignée) fait sa toile autour de ma navette. Ah ! mon pauvre mequié ! faudra donc te quitter ! » Il appelle au secours le Soleil, « grand quinquet »,

pour que revienne « *le bruit des battants / Comme autrefois à Lyon / Dans le vieux Gourguillon* » – en dessous du quartier de Louis Aguezzan, qui habitait à côté de l'église Saint-Just sur la colline de Fourvière.

Bachelier à seize ans, il manifeste dans ses écrits une maturité particulière dans de nombreux domaines. C'est ainsi qu'il note, l'année suivante, dans son journal cette information qui ne laissera guère de traces, si ce n'est vingt-six ans plus tard : la mort de Frédéric, le pacifique empereur d'Allemagne, fils de Guillaume I^{er} et père de Guillaume II : « *Il était bien loin d'être hostile à la France comme son fils et sa vie était une garantie de paix. Il va être regretté par les Français autant que par les Allemands ; il paraît d'ailleurs que le deuil est général de l'autre côté du Rhin ! (...) Que va-t-il advenir maintenant ?* »

Avec le même sens profond, à vingt ans il s'analyse lui-même, en même temps que son époque littéraire, le 23 décembre 1891 : « *Je suis en art un Cimmérien – n'en déplaise à Charles Maurras. Le symbole est chose septentrionale : dans les pays méridionaux, le soleil fait aux objets de trop réels contours et de trop vivantes couleurs pour qu'ils puissent ressembler à des idées. Il faut des brumes aux Thulé ; il faut le recueillement des veillées pour filer le Rêve en longs écheveaux. L'Art devient, sous les climats crépusculaires, plus synthétique, plus intense, plus profond.* »

Son sens critique est très aigu d'emblée, marqué par l'alliance de l'esthétique et de l'existential, comme dans la remarque qu'il fait en 1892 sur Maurice Barrès : « *Barrès traite son âme comme les enfants leur première montre : à force d'en palper chaque ressort et chaque rouage, de la faire avancer ou retarder à plaisir, ils en arrêtent le mouvement, et il la faut porter à l'horloger. – Que dira le grand Horloger, quand Barrès lui remettra la sienne – cette montre qui, pour avoir marqué toutes les heures, aura perdu à jamais son mouvement primordial ?* »

Et ce n'est pas là un jugement de moralité, comme le montre sa "définition" de Nietzsche, dont il est si loin et sur lequel il écrit en 1900 : « *Ce fou, ce mécréant est un des plus formidables génies lyriques qui se soient exprimés en langage articulé, il a souverainement le don de l'image – et celui du mouvement – et une véhémence et une fougue verbale incomparables. C'est un imprécateur prodigieux, mais je ne sais si je ne l'admire plus encore dans certaines vaticinations où éclate une joie prométhéenne, l'allégresse énorme d'un Titan voleur de feu.* »

Mais la littérature, et naturellement la musique sur laquelle de tels aperçus abondent, ne sont pas seules à lui inspirer ces réflexions lyriques. Ainsi, cette évocation du Cirque de Gavarnie, dans les Pyrénées, en 1892 : « *Fig-*

rez-vous, écrit-il à Louis Mercier, *une immense solitude en forme d'amphithéâtre, aux deux-tiers fermée par une gigantesque muraille de pierre, vertigineusement abrupte et haute. Nulle trace de vie en cette immobile désolation : partout des amas de rochers, et la lividité stérile de la neige. Au long de l'énorme paroi fuse la poussière d'eau d'une cascade, pareille à de la farine liquide qui s'épandrait d'une meule cosmique. Si l'Invisible voulait révéler sa face, et l'Ineffable s'énoncer en des paroles, c'est là seulement, semble-t-il, qu'on pourrait le voir et l'entendre – tant ce décor fabuleux est fait à la taille des scènes les plus augustes.*

» Cette cloison a l'air éternelle ; et l'on dirait un mur infranchissable jeté par Dieu, avant tous les siècles, entre l'homme et le Mystère – le mur, peut-être, où son doigt tracera le suprême “Mané, Thécél, Pharès” annonciateur de l'universelle destruction. (...) La Bible et certaines pages de Hugo sont les seules choses écrites qu'évoque la vue de cette merveille, comme l'aigle seul et le vautour y doivent oser éployer leur vol ; et l'on rêve d'une Babel colossale et inachevée dont les murs trop distants n'auraient pu se rejoindre, ou de quelque rade énorme creusée à la mesure de l'Arche, et que les eaux du déluge, en se retirant, auraient découverte. »

Quel peintre il y a là, on dirait presque quel peintre de caractère, comme celui qui dresse en quelques mots le portrait de Leconte de Lisle au moment de sa mort en 1896 : « *J'admire autant qu'autrefois le génie de Leconte de Lisle ; mais je le sens plus lointain, et j'ai donné mon cœur à d'autres maîtres. Si Pauvre Lélian [Verlaine] venait à mourir, ce serait dans tout moi-même une grande lamentation. Je n'ai rien ressenti de pareil pour notre vieux Valmiki. Je l'avais vu pourtant, mortel parmi les mortels, qui faisait son tour sous les galeries de l'Odéon. C'était au printemps dernier, deux mois peut-être avant sa mort. Je garde précieusement en moi l'image qui m'en est restée : un grand vieillard morne et dédaigneux, au visage déjà couleur de terre, aux cheveux gris retombant sur le col de son pardessus marron. L'éternel monocle collé sous l'arcade sourcilière, il passait en revue les livres nouveaux ; et je me souviens qu'il s'arrêta assez longtemps devant des journaux à caricatures. Et s'il se régalait de mépris, dans la joie d'avoir trouvé quelque rare exemplaire de l'humaine bêtise, je ne puis le dire : car rien de ce qui se passait en lui ne parut sur son visage. Lentement, il s'en retourna, longeant les grilles du Luxembourg, vers son appartement du boulevard Saint-Michel ; et de sa démarche lasse et traînante et de toute sa personne émanait un farouche et royal ennui. »*

Professeur de lettres à la Faculté catholique de Lyon, ses collègues et ses étudiants tenaient Aguettant pour incomparable. Lui-même, qui se disait, « *de tous les hommes le plus mal doué pour parler en public* », raconte plai-

samment comment une bonne fée l'a soudain métamorphosé, en 1898, quelques jours après sa leçon inaugurale (on en lira le récit savoureux *infra*, pp.127ss).

Le professeur aura abondamment profité du chercheur, de celui qui a travaillé si longtemps sur les textes et scruté les manuscrits de Victor Hugo, non sans un regard parfois très critique, pour sa thèse¹. Ces recherches d'archiviste seront suivies de travaux sur le terrain, d'abord un séjour de dix jours aux îles anglo-normandes d'où il rapporte des carnets substantiels, puis en Espagne et dans la vallée du Rhin. D'autres voyages, abondamment décrits dans des lettres et des carnets intimes, nous révéleront aussi le critique d'art rapportant ses souvenirs de Florence, Venise ou Vérone, en 1909, d'une richesse débordante. Empruntons ici juste quelques mots à son voyage à Rome de 1913 : « *Je sors de la Sixtine. Il me semble que le mot génie vient de recevoir pour moi un sens nouveau. Le Jugement dernier, si contestable pour l'ensemble, est plein de groupes et de figures d'une fulgurante beauté. Mais que dire de la voûte ? Ces scènes bibliques, ces sibylles, ces prophètes que je croyais savoir par cœur, ç'a été une révélation. Un des plus grands poèmes qu'il y ait : tout un monde surhumain sans difformité, sublime avec harmonie. Ce visionnaire sait tout l'antique ; et comme il rythme et maîtrise son délire ! A côté de lui, presque tout est petit.* »

A quarante-deux ans, Louis Aguetant n'est pas blasé. Voici comment, la même année, il parle de Paul Claudel : « *Claudel m'envahit de plus en plus. Ce n'est plus de l'admiration : c'est, comme me le disait l'autre jour Mme Sainte-Marie-Perrin, de l'amour. Exactement. Pour retrouver quelque chose d'égal à cette ferveur, il me faut remonter à mes belles flammes juvéniles pour mes Baruchs [mes prophètes] d'autrefois : Ernest Hello, Villiers [de l'Isle-Adam], Léon Bloy, Verlaine. Je ne m'en croyais plus capable, et je me réjouis d'être demeuré plus jeune que je ne pensais. (...) J'ai depuis quinze jours les Cinq Grandes Odes, dans la somptueuse édition de L'Occident. (...) Rien, dans toute la poésie moderne (je ne dis pas : contemporaine, ce qui serait trop évident) n'approche de ce lyrisme sublime. Claudel nous rend, sous une forme plus trouble, mais incomparablement plus vaste, l'inspiration, le magnifique délire de Pindare et des chœurs d'Eschyle. (...) Vraiment, je ne crois pas qu'un génie d'une telle puissance ait paru depuis les grands romantiques.* »

La Grande Guerre verra Aguetant infirmier dans plusieurs hôpitaux lyonnais. Il participe douloureusement à cette horreur du temps qui lui rend tout travail de longue haleine impossible et lui inspire des pensées telles que

¹ Victor Hugo, *poète de la nature*, L'Harmattan, Paris, 2000. Cf. *infra*, la lettre d'Aguettant à André Lambinet du 8 août 1902, pp.156ss.

celle-ci, en 1916 : « *Si blasé que l'on soit sur les récits atroces, il y a des moments où l'horreur, montant à un diapason suraigu, vous saisit comme une sensation neuve. C'est ce que j'ai éprouvé à lire les journaux de cette semaine. Jamais la vieille terre n'a porté à la fois une si lourde moisson de souffrances ; jamais une telle tempête d'épouvante n'a roulé tant de milliers d'humains au rivage éternel. Cette guerre est un tel monstre d'énormité et de cruauté, qu'on ne peut plus se payer, pour l'expliquer, de raisons politiques ou militaires. Celles-ci subsistent, mais ne suffisent plus. Homère voyait, au-dessus de la plaine de Troie, les dieux aux prises : il doit y avoir aujourd'hui quelques voyants qui assistent à la mêlée d'immenses forces spirituelles. L'idée m'a hanté souvent que ce n'est pas ici une guerre pour l'hégémonie mondiale d'une race, mais un prélude d'apocalypse, et que le débordement des coupes de colère ne fait que de commencer.* »

Une grave maladie en 1919, la mort de sa mère en 1920, ses fiançailles et son mariage avec Marcelle Mouly en 1921, qui met « *le sceau de l'accomplissement* » sur son existence, selon l'expression d'Henri Rambaud, font accéder Louis Aguetant à une sorte de souveraineté. « *Parmi les maîtres de ce temps, poursuit Rambaud, plus d'un sait sa valeur et le traite en pair et en ami ; ses étudiants lui vouent une admiration enthousiaste. Il est devenu pour tous ceux qui l'approchent l'objet d'une ferveur unique et (...) il y gagne cette assurance intime qui lui a si longtemps manqué. Fréquemment sollicité pour des conférences, il accepte sans trop de regrets, il cède plus volontiers aux demandes d'articles.* » Ce qui nous vaut quelques admirables textes comme ceux qu'on a réunis dans *Les Amitiés littéraires* sur Valéry, Claudel, Fauré, Mâle, Mercier et Marcel Ormoy.

Car Louis Aguetant suivait avec attention la littérature de son temps. Péguy, Gide, Valéry, Cocteau, Radiguet, Max Jacob, Montherlant, Mauriac passent dans sa correspondance, ainsi que les critiques, Thibaudet, Du Bos, et bien d'autres. Sans être fou de roman comme de poésie, il était passionné par Proust, dont on regrette qu'il n'ait pas eu le temps de parler longuement, et il était très frappé par Bernanos dont il écrit, en 1926 : « *Je nage en plein Bernanos ! Il m'a lui-même envoyé son livre [Sous le soleil de Satan] (...). Vraiment, c'est d'une force peu commune et d'une superbe audace. L'auteur a une vision en profondeur qui ressemble à la clairvoyance divinatoire de l'abbé Donissan. Je ne connais pas de roman où le surnaturel soit ainsi tramé fil à fil avec la vie : image de canut, mais qui traduit bien ce don de créer des personnages à la fois très vivants et saturés de mystère.* »

Le Dernier Carnet qu'il tient à partir d'avril 1930 et jusqu'à un mois avant sa mort le 10 mars 1931 témoigne de la plénitude où accède son être.

Le christianisme, qui a innervé toute sa vie, y atteint une sorte de prégnance mystique quand il médite, pendant la Semaine sainte, sur des textes de saint Paul à propos de la Résurrection : « *Quelle synthèse ! et quelle splendeur de foudre tranquille ! Tout le passage qui suit est d'une fulguration sans égale. Les plus profonds regards des grands Anciens (Eschyle) sont myopes au prix de ces paroles qui traversent les mondes.* »

Et la musique, omni-présente dans sa vie, car il est lui-même excellent pianiste et musicologue, remplit ce Dernier Carnet, avec en particulier de nombreux et admirables fragments de ce livre sur Chopin qu'il n'aura pas le temps d'écrire, tel celui-ci : « *Le sens du clair-obscur : Chopin est un grand luministe. Il crée des atmosphères si diverses : opalescentes, telles qu'on imagine l'intérieur d'une perle (Nocturne en ré bémol, Barcarolle), limpides, d'une pureté cristalline de lac nordique (Prélude en la bémol ; 4^e Ballade, thème en si bémol ; 3^e Ballade, première idée), [atmosphères] orageuses, éclaboussées de vagues déferlantes et de puissants bondissements d'écume (Etude en ut mineur), ou de la couleur sombre et livide des nuages de poudre flottant sur un champ de bataille (Polonaise en mi bémol mineur ; Prélude en ré mineur) ; ou spectrales, lumière-fantôme qui vient de plus loin que la vie, du Second Faust, de la lande de Lear ou de la terrasse d'Elseneur (Sonate en si bémol mineur, premier et dernier mouvement).* »

Un beau livre inachevé que ce Chopin... Mais quelle vie n'est pas, elle aussi, inachevée ? Celle de Louis Aguettant apparaît au contraire d'un rare accomplissement, malgré cette mort à l'orée de ses 60 ans et le déchirement d'une destinée familiale, elle, tragiquement brisée presque à ses débuts. C'est elle que nous nous proposons de retracer, grâce à ses propres textes.

J.L.

1871-1878

Les « Guetteurs »

La famille Aguettant est originaire de la vallée de La Brévenne, dans le Rhône. Un hameau de ce nom, « les Aguettants » (à peine deux maisons dans les collines), se trouve sur la commune de Courzieu, à 600 m d'altitude environ. Dans la région (Brussieu, Sainte-Foy-l'Argentière, Saint-Laurent, etc.), on trouve, dit-on, de nombreux Aguettant dans les registres d'état civil. Le nom est très ancien ; l'existence d'un Aguettant est attestée à l'Argentière en 1368. L'origine en est inconnue, mais il est probable que le nom ou le surnom indique une fonction de « guetteur ».

Le commencement certain de la branche Louis Aguettant se trouve au XVIII^e siècle avec un Sébastien Aguettant. Il serait le fils d'un Michel Aguettant, maître serrurier à Oullins, mort en 1774. Ce Sébastien, dont la date de naissance est controversée, a épousé, sans doute pendant la Révolution, Thérèse Frèrejean (une famille de chaudronniers originaires de Pont-de-Vaux dans l'Ain). Leur fils, le premier Louis connu, est né en 1800, à Lyon ; « maître de forges », directeur ou simplement responsable des forges Frèrejean de Pont-Evêque, dans l'Isère, il en est évincé par un de ses cousins en 1853 et se consacre au conseil de fabrique de la paroisse ; il est conseiller municipal d'Estrablin, puis de Pont-Evêque, élu en 1867. Il mourra en 1874. Le maire est son beau-frère Denis Crapon (ils ont épousé les deux sœurs Jullien du Sourd). Le fils de Louis et de Fanny Aguettant (1809-1887), Louis (Joseph), est né à Estrablin (à 5 km de Pont-Evêque) en 1837.

Notre Louis Aguettant est né à Lyon le 3 avril 1871, sur la colline de Fourvière, chez sa grand-mère maternelle Marie Crolas. Son père Louis (Joseph) Aguettant, sorti de l'Ecole Centrale, est directeur d'abord de la Société de cristallerie de Lyon, puis d'une petite usine de produits chimiques et pharmaceutiques ; sa mère, Catherine, dite Noëly, Crolas est née le 10 octobre 1843. Après lui viennent une sœur, Marie-Françoise, née en 1873, et un frère, Noël, né le 28 novembre 1875, qui créera en 1902 le Laboratoire Aguettant de pharmacie à Lyon. La famille habite quai de la Vitriolerie, et se fixera à Saint-Just, 39 rue des Farges, dans le 5^e arrondissement, sur la colline de Fourvière, probablement en 1883.

La première mention conservée de l'enfance de Louis se trouve dans une lettre de son père à son grand-père, à en-tête « Cristallerie de Lyon ». « 6 septembre 1872. Peu après ses cinq ans, son père écrit à son cousin Crapon, le 13 mai 1876 : « Bébé Louis est depuis dimanche dernier au quai de l'Archevêché pour laisser à Noëly un peu de répit ; il semble que la maison soit vidée de moitié. Souvent ce drôle-là nous manque avec ses frais éclats de rire. »

Première lettre : une cavalcade romaine

Louis fait ses débuts d'« écrivain », le 15 mai 1878, dans une lettre à sa grand-mère Aguetant. L'écriture est penchée, très formée et régulière : « Chère bonne Maman. J'ai reçu il y a quelques jours le bureau que tu avais prié papa de me faire faire ; il est joli et commode. Je t'en remercie bien ; cela me fait plaisir de ranger moi-même mes livres et mes cahiers ; et puis je suis mieux pour écrire. (...) Tu as vu sans doute sur les journaux l'annonce d'une cavalcade ; nous l'avons très bien vue des fenêtres de tante Sénéchal. L'ogre était immense *[m rajouté dans l'interligne]* ; les jeunes gens qu'il avalait semblaient être de petits bébés ; il y avait trois chars romains et des chevaliers bardés de fer ; les autres personnages de la cavalcade étaient assez laids. (...) Ton petit fils Louis Aguetant. »

1879

Début du Journal : considérations morales...

Le jeudi 8 janvier 1879 (il n'a que sept ans et neuf mois), Louis Aguetant commence son premier « Journal », comme il le nommera lui-même, dans un cahier cartonné noir (137 pages remplies, format écolier), qui va être tenu jusqu'en 1881, puis en 1887, après quoi, le 22 juin, il sera immédiatement relayé par un autre cahier. Ce « Journal » raconte et commente les menus faits de tous les jours ; on en citera des fragments intéressants ou pittoresques, qui montrent la constance de l'entreprise. Ces comptes rendus enfantins sont presque dépourvus de fautes d'orthographe ; mais la copie au net a été précédée, assez longtemps, d'un brouillon. Au début tout au moins, le recours au Journal n'a pas été très spontané, comme le confirment les fréquentes considérations morales, notamment sur le respect dû aux parents... Il était d'usage à l'époque, dans les bonnes familles, de faire tenir leur journal aux filles ; peut-être en allait-il de même pour certains garçons.

L'intervention d'une préceptrice, Mme Burty, sera d'ailleurs explicite à divers moments.

« (*Jeudi*) 8 Janvier 1879. Le premier jour de l'anné (*sic*) j'ai demandé à Dieu de bénir ma famille et de me rendre sage. (...) J'ai reçu de jolies étrennes entre autres une lanterne magique, un jeu de croquet, un stéréoscope et de beaux livres. (...) Mardi, j'ai repris mes devoirs. Pendant les vacances, je n'avais pas été trop sot ; mais ce jour-là ma désobéissance et mon peu de respect pour mes parents m'ont valu une punition : j'ai dû me coucher avant Noël. Je me suis endormi bien triste et résolu à me corriger. 13 janvier. La leçon que j'ai prise Jeudi a été bonne et Madame Burty m'a donné des poissons japonais avec une ligne japonaise, ce qui m'a fait bien plaisir ; mais Vendredi et Samedi nous n'avons pas été gentils et Dimanche j'ai dû apprendre ma géographie et finir une analyse. (...)

» 18 janvier. Lundi, en allant voir madame Montblanc, nous avons passé dans la rue de Condé, où nous avons vu de la fumée qui provenait d'un chantier de bois qui avait brûlé pendant la nuit. Cette catastrophe a été la cause de la mort d'un pompier, qui laisse une femme et trois enfants. Jeudi, Tata [*Marie Crapon, sœur de sa mère*] est venue nous garder pendant que maman faisait des visites. Cela me fait toujours bien plaisir quand je la vois.

» (*Vendredi*) 21 février. Jeudi, j'ai bien su ma leçon, mais je n'ai pas eu mon image parce que ma conduite envers mes parents avait laissé à désirer. Madame Burty m'a recommandé de noter sur mon journal si j'avais pu vaincre un défaut.

» (*Jeudi*) 27 mars. Jeudi, j'ai bien su ma leçon et j'ai reçu mon image. Madame Burty m'a dit de l'expliquer dans mon journal. Elle représente mon âme sous la forme d'une colombe couchée sur une croix qui est mes petites peines, mes leçons à apprendre et mes devoirs à faire ; mais Dieu a doré cette croix en me donnant Papa et Maman, et madame Burty [*rajoutée dans l'interligne*], qui m'aident à la porter. A côté sont des pensées, qui représentent ceux qui pensent à moi, des myosotis, qui sont mes parents, et une rose, qui est mes plaisirs. (...)

Ne multiplions pas les exemples de ce moralisme imposé par Mme Burty. Celle-ci finira d'ailleurs par se brouiller avec les parents Aguetant, alors que sa fille, l'excellente Madeleine Burty (« Tata Madeleine »), professeur de piano de Louis, sera toujours traitée comme l'enfant de la maison.

« Lundi (*19 mai*), j'ai pris ma première leçon de piano. Je trouve cette étude très agréable. »

Le 23 juillet, changement d'encre, qui de noire devient violette pour de longues années. « (*Mercredi*) 23 juillet. Vendredi, Tata [*Marie Crapon*] et bonne Maman [*Crolas*] sont parties aux eaux à Uriage et ont eu la bonté de m'emmener avec elles parce que j'avais été un peu plus sage. J'en ai été très heureux et je les ai bien remerciées. Mais ce qui m'a rendu doublement

content¹, c'est de voir les montagnes qui sont fort belles à Uriage. Leurs sommets sont couverts de neige et les nuages les enveloppent. (...) Samedi, bonne Maman m'a acheté un filet à papillons, ce qui m'a fait grand plaisir. »

C'est d'Uriage que nous vient la seconde lettre que nous ayons de Louis ; elle est du 22 juillet, adressée à sa sœur Marie : « Ma bonne et grosse Didi. Je regrette déjà que tu ne sois pas venue avec moi, car mon plaisir serait doublé si nous pouvions jouer ensemble. Que tu serais heureuse en voyant ces montagnes dont le sommet touche aux nuages et est tout couvert de neige ! Nous avons déjà fait l'ascension de l'une d'elles pour aller jusqu'à l'église de St Martin. Nous nous y sommes trouvés juste au moment où on baptisait un petit enfant. Avant-hier, tata et bonne maman ont eu la bonté d'aller à Guignol. » Suite du Journal. « (*Mercredi*) 6 août. Aujourd'hui, Tata veut à tout prix me faire faire mon journal sans brouillon. Cela m'ennuie bien, car je crois que cela me sera très difficile d'y arriver. Pourtant bonne Maman m'assure que ce sera la même chose que pour mes lettres que je fais sans brouillon. (...) Nous avons fait la course de Vizille en voiture. Le château en est très beau et sa construction en est curieuse ; surtout il est admirablement situé et de là on peut admirer ces belles montagnes dont les formes sont si curieuses et m'ont tant étonné, car je croyais qu'elles étaient toutes pointues.

Au début novembre, Louis relate une grave maladie de sa sœur, une méningite. Les garçons ne reverront leur sœur qu'au milieu de décembre.

« Monsieur l'abbé m'apprend le latin, que je n'aime pas »...

« (*Mercredi*) 3 décembre. J'ai recommencé mes études au commencement du mois de Novembre. Cette fois, c'est Tata Madeleine qui me donne des leçons le lundi et le jeudi, pendant deux heures. J'aime beaucoup les prendre avec elle. Maintenant j'ai de nouveaux devoirs : les explications de catéchisme et les mots scientifiques. Monsieur l'abbé me donne aussi des leçons d'une heure tous les vendredis. Il m'apprend le latin, que je n'aime pas, parce qu'il y a beaucoup de choses à apprendre mot à mot. » Suivent des impressions sur les illuminations du 8 décembre ; et aussi : « Comme on m'a prêté la boîte de prestidigitation de bon papa, j'ai donné une séance à trois petites amies. – 17 décembre. (...) Cet hiver, le froid est très violent, et, à Paris, les aliments se paient excessivement cher et les pauvres pourraient bien mourir de froid et de faim. C'est pour cela qu'il faut donner l'aumône, cette année encore plus que les autres. »

¹ Louis a biffé « heureux » et remplacé par « content » pour éviter la répétition.

1880

L'ouverture sur l'art et le monde extérieur

L'année 1880 s'ouvre avec un gros incendie place des Terreaux. La Saône est gelée : « Bonne Maman m'a mené voir les glaces. C'était magnifique. Bonne Maman elle-même disait qu'il y a cinquante ans qu'elle n'avait pas vu la Saône aussi gelée. Ce n'était pas des glaçons gros comme une grande chambre, car il y en avait qui mesuraient plus de dix mètres en largeur et de trois en hauteur. A quelques endroits, il en montait presque jusque sur le quai. » (Journal, 23 janvier). Le 22 février, considérations sur la grave maladie d'une gentille bonne, Jeannette, qui va mourir le lendemain d'une méningite ; en haut de la page, au crayon, sûrement de Mme Burty, cette injonction : « Je désire au moins une réflexion morale. »

Le Journal est assez répétitif, plus convenu et moins spontané que la première année : relevé des leçons, appréciations de la sagesse et de l'obéissance, visites de famille, promenades, etc. « Aujourd'hui, nous sommes allés nous confesser, Didi et moi, chez les Pères Jésuites. (...) Maintenant que Didi s'est confessée, nous allons nous exciter mutuellement à être sages. »

Mais ces considérations morales un peu lassantes, pour le lecteur comme pour l'auteur, ne doivent pas cacher l'intérêt que Louis prend de plus en plus au monde extérieur, à l'histoire, à l'art, à l'archéologie, au monde animal : « Jeudi 13 mai. Dimanche, Papa a eu la bonté de s'occuper de nous pendant une grande partie de la journée. Il nous a menés au jardin, et nous en sommes redescendus par le passage Gay, ce qui nous a fait bien plaisir, car nous n'y étions jamais allés. Nous y avons regardé gratuitement trois vues de stéréoscope : le sommet du Mt Blanc, la cataracte du Niagara, et la mère de la forêt, en Californie. J'ai été ravi, car j'ai vu des antiquités romaines, et particulièrement de très belles mosaïques, de jolies poteries très bien conservées, un sarcophage et des urnes cinéraires. Nous avons aussi vu des tombeaux, des statues, des débris de maisons et des ruines d'aqueducs romains. »

18 juillet : « Mardi, la fête pour l'anniversaire de la prise de la Bastille a commencé ! (...) Le soir, nous nous sommes bien amusés, en regardant les drapeaux que l'on plaçait aux fenêtres et les flammes de Bengale que l'on faisait partir, et entre autres, pendant que la retraite aux flambeaux passait, une flamme de Bengale qui faisait un très joli effet, et projetait sa lumière sur les torches. » Il décrit ensuite un dentiste très patriote, qui expose huit grands drapeaux, des petits, un buste de la République avec le bonnet phry-

gien. Promenades et réjouissances accompagnent cette fête civique : régates sur la Saône, illuminations à Bellecour, feu d'artifice à la Croix-Rousse. On a donné à Louis un podalyre flambé qui « est peut-être le plus beau des papillons de nos pays ».

Les vacances sont marquées par la mort de la grand-mère Crolas, qui l'avait emmené l'année précédente à Uriage.

A neuf ans, Louis poursuit ses études primaires avec des professeurs particuliers, chez lui, en partie sans doute à cause d'une santé un peu délicate. On lui achète un nouveau piano « qui est très joli et très bon ».

« Jeudi 16 décembre. Dimanche (12/12), j'ai été avec Papa et cousin Denis voir nos cousins de Chandieu, ce qui a été pour moi un grand bonheur, car je n'y étais jamais allé. Nous avons visité le château féodal qui appartient à nos cousins, et qui est très ancien. Il y a tout près de là un cimetière mérovingien ; d'autres ossements se sont mélangés depuis cette époque. (...) – Jeudi 23 décembre. Mercredi, la leçon de M. l'abbé a été très bonne. Il m'a dit que si je continuais, il me ferait traduire Virgile l'année prochaine ; ce sera beaucoup plus intéressant que ce que je fais à présent. »

1881-1886

Musées et ménageries

« Jeudi 13 janvier. Dimanche, Papa est sorti avec moi et il a eu la bonté de me mener au Musée (...) Nous avons visité une galerie de tableaux où nous en avons vu un de Rubens et un de Raphaël. De là nous sommes allés au Musée de Zoologie, où nous avons admiré une tête de gorille en plâtre, un squelette de gorille, une tortue de mer, un magnifique renne fossile, des requins, d'énormes crabes, le crâne d'une baleine, quatre calosomes sycophantes, des mars superbes, de grands sylvains, des papillons exotiques à très beaux reflets de toutes couleurs, des sphinx Atropos, des mora sphinx, des paons de jour, des morios, des podalyres, et de grands papillons qui vivent sur le bord de la Méditerranée.

» Jeudi 10 février. Aujourd'hui, Tata a eu la bonté de nous mener à la ménagerie Pianet. Nous y avons surtout remarqué des ours blancs, des lions, des lionnes, des lionceaux, des tigres royaux, des jaguars, des léopards qui avaient une très belle fourrure, des panthères, un prochile lipu, un chien sauvage d'Australie, un zèbre, des hyènes, un alma, un alpaga, un zébu, des singes auxquels nous avons lancé du papier, et qui faisaient des grimaces et des mouvements curieux, un bison, un superbe rhinocéros indien, et un très

bel éléphant. On dit sur le programme qu'il pèse 4.000 kilogrammes. Il est très intelligent. En lui montrant la sonnette suspendue au plafond, il sonne de suite ; il le fait même pour se distraire, quand personne ne l'y invite. »

Louis fait sa communion solennelle aux Minimes le 1^{er} juin.

Sur la piazzetta des Maccabées. Pour distraire Didy

Le Journal s'interrompt pour six ans, sans doute parce que, à partir de la rentrée 1881, Louis n'est plus sous la férule de Mme Burty et fait ses études secondaires au collège libre des Minimes (il obtiendra le double baccalauréat de lettres et de sciences). Il travaille toujours le piano avec Madeleine Burty (son unique professeur, aussi longtemps qu'il prendra des leçons), où il réussit exceptionnellement : « Jusqu'à sa seizième, dix-septième année, la musique restera sa passion dominante (la poésie ne fut découverte qu'ensuite) », selon Henri Rambaud.

L'année 1883 est probablement celle de l'installation des Aguettant au 39 rue des Farges, sur laquelle nous manquons presque totalement de renseignements. Il s'agit sans doute d'une nouvelle construction ; la disposition et le dessin des pièces auraient été faits par les parents Aguettant. L'appartement, au 3^e étage au-dessus de l'entresol, dans le quartier de Saint-Just, donne sur « l'élégante piazzetta (car on la jurerait italienne) qui sur l'une de nos deux collines, à mi-hauteur, sert de parvis à l'église dédiée *Macchabaeis primo, deinde sancto Justo* [d'abord aux Maccabées, ensuite à saint Just]. Il n'y a pour y conduire que deux pentes étroites et rudes » dit encore Henri Rambaud. La maison existe toujours, alors que les numéros pairs en vis-à-vis ont été détruits à la fin du xx^e siècle.

En 1884, sa sœur Didy (nouvelle orthographe) est malade. Il lui écrit le 21 mai à Pont-Evêque (en deux ans, son écriture s'est étonnamment transformée, comme son style) et lui raconte des anecdotes pour la distraire, notamment celle du brave Janneton : « Après avoir discuté un instant sur les bonnets de coton, il s'est mis à faire la conversation. "Eh bien, mademoiselle, a-t-il dit à Tante Clotilde, faut que je vous raconte tout de même quelque chose qui m'a fait un plaisir extraordinairement grand. Quand Mr Crolas¹ a mis son camail, son bonnet, comme ça, enfin, vous savez, c'est moi qui l'ai vu le premier. – Père Janneton, qu'il m'a dit, venez donc voir un peu quelque chose. Et alors il est entré dans mon magasin et m'a montré sa toque, etc., etc." Il nous a aussi raconté comme quoi sa femme ayant eu des rhumatismes à St Georges, il l'a fait monter sur l'hauteur, à St Just. Une fois là, il a eu encore bien des catastrophes. J'espérais lui faire dire qu'il avait été canu (*sic*) en lui demandant combien de temps il était resté à St Georges ; mais il m'a

¹ Ferdinand, frère de Mmc Aguettant.

répondu simplement : "Un an de mariage." (...) Je vais avoir dans quelque temps quelque chose que tu désireras en vain toute ta vie : des pantalons longs ! »

La maladie de Didy n'en finit pas (de santé très fragile, elle mourra cinq ans plus tard). Louis lui réécrit le 31 mai : « La présente est pour te congratuler de tes onze ans, et pour te souhaiter de passer plus agréablement ton 12^e printemps. (...) J'ai été tout occupé par un grave événement : je renonce au piano, à ses pompes et à ses œuvres : désormais je vais jouer de l'épinette. (...) Le son de cet instrument m'a charmé : on croirait entendre tinter dans le lointain de petites cloches de campagne. Il est empreint d'une teinte rustique qui ne déplairait pas à tes petits Savoyards. Ils m'ont déjà joué une mélodie nationale sur leur flageolet. C'est Tante Clotilde qui m'a prêté l'épinette. L'autre jour, j'ai annoncé à Maman qu'une colonie de fourmilions avait pris location dans une boîte de fer blanc. Je vais te décrire l'aspect et les mœurs de mes nouveaux pensionnaires », et la description est très détaillée, digne d'un entomologiste...

Les lettres se poursuivent, de Saint-Honoré-les-Bains (Nièvre), où il est en cure : « J'ai commencé mon traitement régulier, qui se compose jusqu'à nouvel ordre de bains, douches, gargarismes et boisson, il n'a rien de désagréable. J'ai commencé aussi la chasse aux mouches ; j'ai pris un papillon de nuit qui a de jolis reflets bleus ; je nourris une chenille. J'ai ici un plaisir que tu n'as jamais voulu m'accorder ; je joue aux échecs soit avec papa, soit avec beaucoup d'autres personnes. Bien des fois, à la maison, j'aurais eu plus de plaisir auprès de toi si tu avais voulu consentir à quelques parties ; cela t'aurait évité d'entendre certains morceaux de piano qui ne faisaient pas ton bonheur. (...) Veuille envoyer mon souvenir affectueux à Guignol et à Madelon. Tu peux leur dire que mon cotivet les ébreluquera par sa fraîcheur, à mon retour. » (LA/Didy, 26/7/1884.)

Nouvelle lettre, le 16 août : « J'ai aujourd'hui beaucoup de choses intéressantes à te raconter. Nous avons assisté hier à un grand festival champêtre, donné, je crois, à l'occasion de la fête du marquis d'Espeuilles. Une seule chose m'a fait de la peine au milieu de cette réjouissance : c'est la représentation de Guignol. Jamais Guignol n'a été moins lyonnais et moins canut : on peut dire sans mentir qu'il a volé son nom et sa recette. C'est une vraie profanation. J'ai été tout à fait amusé par un bal champêtre. L'orchestre était composé d'un violonneux (*sic*), d'un cornemuseux, d'un joueur de clarinette et d'un joueur de vielle. L'ensemble de la musique avait naturellement un aspect des plus primitifs ; mais jamais les musiciens ne manquaient à la mesure » ; puis danses populaires et feu d'artifice, promenade à l'étang du Leu.

« Nous venons d'avoir une séance de prestidigitation et de billard, donnée par Mr Tatins, surnommé l'homme au nez de fer. (...) Réponds-moi vite et commence ta lettre par le mot BOURGEON. Ton frère pour la vie. L. Aguet-

tant. » La formule de fin change à chaque lettre : « Ton frère qui t'aime... Ton frère sympathisant... Ton frère joueur d'épINETTE... Ton frère plus joufflu... Ton frère qui s'ennuie... »

Le 26 août, toujours de Saint Honoré : « J'ai double motif de me réjouir : 1° nous allons nous retrouver ensemble ; 2° nous achèterons deux nouvelles poupées de Guignol dès que nous serons de retour à Lyon. J'espère que tu as prodigué tes soins à Guignol et à Madelon, que j'aimerai à retrouveré (*sic*) frais et bien portants. » (LA/Didy, 26/8/1884.)

« O Soleil, grand quinquet... »

Après ces lettres, on n'est pas étonné de trouver un « Cahier de pièces de Guignol appartenant à Louis Aguetant et Marie Aguetant demeurant à St Just, près le Gourguillon ». Sur la première page, en titre : « Pièces de Guignol. Administration : Louis Aguetant. Artistes : Louis Aguetant – Marie Aguetant », avec d'impressionnants paraphes.

Première pièce : « *Les Marchands de Chansons* (...) par Louis et Marie Aguetant, 4^e Edition revue, corrigée et augmentée par les auteurs. La scène représente une place publique de St Just. »

Pièce en argot canut où deux marchands de chansons se disputent la place ; exemple : « Y z'aiment mieux les miennes et pis qu'y font bien ! J'ai tous les airs des opéras, même que j'ai l'opéra de *Mignon*, qu'est si canant qu'on en a fait des statues ; des fois j'aurai bientôt l'opéra de *Sigurd*, quand on aura cuché les paroles dessus un papelard aux chansons. Tu vois ben qu'y s'y connaissent mieux que toi en pouésie, les bargeois, etc. »

Après cette pièce de huit pages vient un *Hymne au soleil*, « en vers canuts » que « Guignol récite seul devant un grand soleil en papier doré placé au fond du théâtre ». Sept strophes qui s'achèvent ainsi :

*Pour les pauvres canuts y a plus rien à tisser
Le mequié dort toujours, la soie est toute prête
Mais le bourgeois vient plus à la porte cogner.
L'iragne fait sa toile autour de ma navette
Ah! mon pauv'mequié !
Faudra donc te quitter!*

*Non, mon vieux Gourguillon ousqu'est né mon pipa,
Toi qu'as vu mon enfance, toi qu'as vu ma jeunesse
C'est sur toi qu'étant gone j'ai fait mes premiers pas,
Avec ma Madelon t'as connu mes tendresses,
Ah! s'y faut te quitter
Je m'en vas trop pleurer!*

*O Soleil, grand quinquet, te vois not' misère
 Pour la canuzerie sois un chelu canant
 Mets tout en mouvement ; le mequié, le panaire,
 Et qu'on n'entende plus que le bruit des battants
 Comme autrefois à Lyon
 Dans le vieux Gourguillon.*

» Récité le 15 Février 1885, 6, Rue de la Bourse, et le 11 Avril 1885, 39, Rue des Farges. L. et M. Aguetant (Droits réservés). »

Louis maîtrise parfaitement le « parlé » et l'accent de Guignol : *mequié*, le métier à tisser – *l'iragne*, l'araignée – *le bruit des battants*, le bruit caractéristique des métiers – *le Gourguillon*, la montée raide qui, de la cathédrale Saint-Jean, aboutit chez les Aguetant, à Saint-Just, etc.

1887

« Mon nouveau Journal n'aura plus les conclusions morales... »

Peu de renseignements sur l'année 1886 ; c'est pourtant l'année où, à quinze ans et trois mois, il est reçu à son premier bachot de rhétorique. En revanche, à seize ans, il reprend son Journal : « Samedi 16 avril 1887. J'ai relu il y a quelques jours mon ancien Journal, interrompu depuis six ans ; et j'ai été si heureux de pouvoir retrouver tous les souvenirs qu'il contient, que j'ai pris la résolution de le continuer. Malheureusement, mon nouveau Journal n'aura plus le style naïf, les conclusions morales, les tournures de phrases innocentes du précédent ; peut-être, en le parcourant plus tard, lui trouverai-je d'autres titres d'intérêt. » (Nous ne donnons toujours que des extraits, sans indiquer l'absence des nombreux passages omis.)

Le piano et la lecture y tiendront une place importante. Dimanche 17 avril, visite à Mme Giroudon. « Elle me fait jouer la *Marche funèbre* de Chopin, fort applaudie par M. Giroudon. (...) J'ai lu entre hier et aujourd'hui une bonne partie des poésies de Leopardi. Je n'aime pas beaucoup les premières : *Sur l'Italie*, *A Angelo Mai* ; elles sont moins originales que les suivantes : *Le Printemps*, *Le Soir d'un jour de fête*, *A la lune*, par exemple. Il m'a rappelé Musset en plusieurs passages ; le milieu du *Printemps* ressemble au passage du début de *Rolla*, où l'auteur évoque les souvenirs du paganisme. Ce qui est triste, c'est qu'il plaint celui qui connaît la vérité, et semble ne voir le bonheur que dans l'illusion ; lorsqu'il est un instant heureux, il se croit le jouet d'une agréable erreur. Mais on sent qu'il n'est pas désespéré par système ; quoi qu'il en dise, ce sont bien les douleurs de sa vie qui lui ont inspiré sa philosophie pessimiste.

» Jeudi 21 avril. Je ne suis pas sorti aujourd'hui. J'ai fait au moins 4 h ou 4 h 1/2 de piano. Je travaille le *Concerto en mi mineur* de Chopin, cadeau de Tata Madeleine pour mon anniversaire. Il est vraiment admirable. Ce matin, M. Pictet est venu donner la leçon de dessin. J'ai terminé le paysage que l'on voit à travers la fenêtre de la salle à manger. Aujourd'hui, M. Pictet, séduit par le point de vue que l'on aperçoit en entrant dans l'office, a commencé à dessiner entre une pile d'assiettes et une rangée de compotiers.

Un enterrement franc-maçon

» J'ai assisté aujourd'hui à un singulier spectacle. Un nommé Kramer, ouvrier de notre quartier, et F*** de quelque loge, est mort ; on a fait aujourd'hui son enterrement. Une demi-heure avant la levée de corps, les sommités de l'ordre étaient déjà sur les lieux : il y avait une collection de têtes comme on en voit peu. Une femme, espèce de Louise Michel de soixante ans, de tenue assez soignée, mais à la tête de canaille, portait deux bouquets d'immortelles, et en distribuait à tous les F*** présents, sans oublier d'en orner sa boutonnière. Des ouvriers portaient des couronnes : *A notre ami. Républicains socialistes*. C'est singulier de voir une société secrète s'étaler avec autant d'ostentation.

» Lundi 25 avril. Ce que c'est que la renommée ! Je deviens célèbre ! Ce matin, Maman m'a envoyé faire un achat chez le pharmacien ; le vendeur, qui a l'air particulièrement naïf, m'a demandé si c'était moi qui avais été reçu avec succès au mois de Juillet ? Depuis, je lui trouve l'air beaucoup moins bête. – J'ai porté à mes camarades des Minimes d'amples informations sur le fameux incident de Pagny : ces messieurs, qui n'avaient, paraît-il, pas lu leur journal ce matin, paraissaient fort désireux de connaître les nouvelles politiques. Il est vrai que je suis aussi curieux qu'eux, surtout dans ce moment. Pourvu que la guerre n'éclate pas !

» Vendredi 29 avril. Je m'amuse à relire, lorsque je fais mes exercices de piano, *Les quatre filles du docteur Marsch*, qui ont paru autrefois dans *Le Magasin d'Education*. Je ne croyais pas pouvoir m'intéresser autant à une nouvelle qui m'avait fait plaisir il y a cinq ou six ans. (...)

» Mardi 3 mai. Tata Madeleine doit avoir un concours d'élèves dimanche : entre autres étoiles, (...) Mlle Marie Aguetant, M. Louis Aguetant s'y feront entendre. M. Louis Aguetant doit jouer (par cœur naturellement) la *Sonate Clair de lune* de Beethoven. Didy exécutera la *Chanson de Mai*, de Heller, et à 4 mains avec moi la *Confidence à Sylvie*, de Haring.

» Tata Madeleine m'a laissé prévoir qu'elle me donnerait probablement au jour de l'an prochain un charmant volume avec illustrations et pensées pour chaque jour : c'est là-dessus que j'écrirai mon Journal. Je vais être intimidé d'écrire sur un cahier aussi beau : je suis dans le cas de mettre comme Buf-

fon, des manchettes et un jabot de dentelles avant de prendre la plume. (...) Je sais par cœur la *Romance* du *Concerto en mi mineur* de Chopin.

« Spinoza : si toute la philosophie était aussi obscure... »

« Vendredi 6 mai. (...) J'ai appris par cœur aujourd'hui le *scherzo* de la *Sonate Clair de lune* ; c'est mon 50^e morceau de mémoire. Je sais maintenant toute la sonate : c'est la première de Beethoven que j'ai retenue tout entière. – Jeudi 12 mai. Nous étudions Pascal et Malebranche. J'ai pianoté au moins 4 heures aujourd'hui : j'ai étudié surtout le 2^e volume du *Gradus* de Clementi. – Samedi 14 mai. Hier et aujourd'hui, interné par un beau rhume de cerveau. J'ai étudié Spinoza : si toute la philosophie était aussi obscure et aussi assommante, ce serait à en dégoûter les plus travailleurs. – Dimanche 15 mai. Je me suis amusé à fouiller dans l'ancienne musique de Maman : que ces vieux morceaux sont donc ennuyeux, banals, soporifiques ! Quel supplice, s'il m'avait fallu jouer ces horreurs-là, et que je plains ceux qui y ont été condamnés !

» Mercredi 18 mai. Avant-hier, grrrrande représentation aux Minimes : on a joué *Le coup de rasoir* de Labiche, et *Le gamin de Paris*, avec assez d'esprit. (...) Nous allons avoir un vrai régal littéraire dans quelque temps : il paraît que d'anciens acteurs du Théâtre Français vont donner aux Minimes une représentation : ils joueront le 1^{er} acte du *Misanthrope*, peut-être un acte de *L'Avare*, et y ajouteront plusieurs scènes de Corneille et de Racine.

» Jeudi 19 mai. Aujourd'hui ont eu lieu les premières communions à l'église de Saint-Just. Toutes les mamans du quartier se distinguaient par des toilettes éblouissantes ; la pâtissière portait un chapeau qui ressemblait tout à fait à une pièce montée. Les garçons ont nasillé un cantique : l'organiste en avait l'air tout effaré. Tata Madeleine m'a (...) parlé d'un enfant de 9 ans qui donne actuellement des concerts à Paris. Il s'appelle Joseph Hofmann [1876-1957] et il joue en public depuis l'âge de 5 ans. On le trouve au moins aussi étonnant que Mozart. Il compose ; on lui a récemment demandé ce qu'il faisait et il a répondu : "J'orchestre ma dernière œuvre." Il joue des concertos de [Anton] Rubinstein, des morceaux de concert de Liszt. Planté, enthousiasmé, l'a embrassé après l'un de ses concerts. Rubinstein avoue qu'à 14 ans, il n'avait pas le talent actuel de Joseph Hofmann.

« Haydn ressemble à Molière et à La Fontaine... »

» Mercredi 1^{er} juin. Bon Mardi hier ; j'ai beaucoup joué et causé avec Tata Madeleine. Nous avons comparé les musiciens aux écrivains. Corneille, c'est Bach ; Haydn ressemble à Molière et à La Fontaine ; Mozart et Mendelssohn réunis feraient un Racine ; Beethoven c'est Victor Hugo (le musi-

rien est cependant plus égal que le poète) ; enfin Chopin est tout à fait le Musset de la musique. – Mardi 14 juin. Tata Madeleine a monté ici une collection de choses de Schumann à essayer : 4 symphonies et toutes les ouvertures. La 1^{re} *Symphonie en si bémol* est splendide ; le reste est “intéressant” ; peut-être faut-il l'orchestre.

Le second Journal commence dès le 28 juin et, jusqu'au 31 décembre 1887, il n'y aura pas moins de soixante-dix pages de cahier, format écolier, remplies, avec un grand luxe de détails. C'est le temps du baccalauréat, deuxième partie, philosophie, qui n'empêche pas le piano !

« 28 Juin [mardi]. C'est la lettre O qui a été tirée la première pour l'examen du baccalauréat : je me présenterai donc entre le 20 et le 25 [juillet]. Demain, composition pour la colle de Dimanche : c'est une dissertation qui portera sur le *Discours de la méthode*, le X^e livre de l'*Ethique à Nicomaque* [Aristote], le 2^e livre de *La Recherche de la Vérité* [Malebranche], le 2^e livre du *De Natura deorum* [Cicéron].

» 3 juillet. Le grrrrrand concours vient d'avoir lieu. Je joins le programme à mes commentaires. (...) *Valse de Patrie* : 1^{re} partie manquée, sans verve, sans goût, par Mlle Latre, qui se distingue par une tournure et une chevelure !!! 2^e partie par son frère : il est musicien, mais ne travaille pas : il cherche à faire de l'esbrouffe en levant les mains, et ne réussit qu'à se donner des airs de vendeur dans un magasin de nouveautés. (...) Diddy a joué sa *Confidence* avec beaucoup de goût ; deux petits accros, qui ont passé parfaitement inaperçus : elle a reçu force compliments. (...) Je ne suis pas très content de moi ; j'ai bien joué ma *Rêverie* [de Vieuxtemps] ; mon final [de Beethoven] a dû faire assez d'effet, mais j'avais les mains inondées de transpiration, et cela m'a fait manquer plusieurs traits. (...) J'ai rendu compliment pour compliment, aux élèves et aux mamans des élèves. Demain, je vais reprendre l'austère travail de la préparation au baccalauréat. »

Prix d'honneur, de philosophie et de mathématiques

Louis a une bronchite qui inspire les plus vives inquiétudes à sa mère. Elle écrit à sa sœur Marie Crapon, vers le 18 juillet : « J'ai été pendant ces derniers jours très occupée et préoccupée : le Docteur Horand a soulevé de nouveau cette question redoutée de Saint-Honoré. Il désire vivement que nous y conduisions Louis, insistant sur ce fait que la bronchite, bien que de nature moins grave que celles des premières années, se prolonge plus que celle de l'an passé. Il n'y a heureusement aucune lésion ; mais il pourrait y en arriver et c'est avant tout ce qu'il faut éviter. Le Docteur m'a dit avant-hier : “Si ce jeune homme était mon fils, je n'hésiterais pas à le conduire à Saint-Honoré ; je regrette qu'il n'y soit pas allé l'an dernier.” (...) »

» Louis tousse encore passablement, il a maigri ; le soir, le sommeil n'arrive que tard, cela ne me surprend pas avec cette réclusion prolongée. Qu'il me tarde d'être au lendemain de ce baccalauréat ! C'est un martyr pour moi de voir cet enfant avec des livres, le travail lui coûte plus que l'an passé ; il est plus faible, plus énervé, il a maigri.

» Mais je ne te parle pas de la distribution des prix de ce matin où nous t'avons tant regrettée ; nous aurions joui avec toi du succès de Louis. Il a été le premier nommé pour ce beau prix des anciens élèves, c'est le prix d'honneur. C'est cette année un beau volume : *La Terre sainte*, avec belles illustrations et reliure d'amateur verte. Il a obtenu également le premier prix de philosophie et le premier de mathématiques ; pour les trois autres branches, physique, chimie et histoire, il n'a pas concouru étant malade. Nous avons reçu de nombreuses félicitations. Cette sortie a été la première de Louis depuis le 13 juillet, jour de sa composition aux Minimes. »

Dans son Journal, Louis écrit : « 4 août [*jeudi*]. Ouf !!! elle est finie, cette fameuse et assommante préparation. Je viens de passer, avec [mention] passable, c'est vrai, mais je m'en contente¹. Je suis ravi de n'avoir plus rien à faire, c'est-à-dire rien de contraint, de fatigant, de précipité comme ce travail de mémoire, cette accumulation de dates, de formules chimiques, etc., à m'introduire à coups de marteau dans la tête. Je peux être paresseux tout à mon aise : je secoue pour deux mois la poussière des bouquins scolaires, avantageusement remplacés par des lectures plus récréatives, et par une forte dose de musique.

» J'ai passé mon écrit dans la même salle que l'année dernière. En entrant, je me suis trouvé tout de suite en pays connu. (...) Voici le titre de la dissertation : « *Signaler les avantages et les inconvénients de la théorie des facultés dans l'étude des phénomènes psychologiques* », sujet facile, quoiqu'un peu vaste. Je suis allé dîner chez Tonton Ferdinand [Crolas] ; à deux heures, composition de sciences. » Admissible. Sujets d'oral, en sciences, histoire (*La Révolution : Constituante, Législative, Convention*, etc., « dont je savais les dates à un jour près »), philosophie (« *Devoir de justice et devoir de charité. Démontrer que le droit de propriété est légitime.* » Analyse du *De Natura deorum*). « Là-dessus, délibération du jury (il a dû dormir). (...) Il y a aux Minimes 4 élèves de reçus sur 11. »

Brahms, Beethoven ... et calembours à Saint-Honoré-les-Bains

« Jeudi 11 août. Nous sommes à Saint-Honoré. (...) Quelques minutes avant le repas du soir, j'ai commencé à jouer au salon l'*allegro* de la *Sonate*

¹ Il indiquera plus tard qu'il a disposé d'une « grande dispense » pour obtenir son baccalauréat à seize ans.

Clair de lune. » Il fait faux bond à une dame qui veut lui faire jouer du piano le soir : « Je lui ai échappé ! Je me suis couché à 9 h, pour m'endormir à 11 h ! Les baigneurs ou plutôt quelques baigneurs mal élevés se livraient à une danse d'ours, à une bamboula de sauvages, accompagnée de chants qui ressemblaient de fort près à ceux des ivrognes de Saint-Just. Après cela, la *Marche funèbre* de Chopin, horriblement tapée, m'a encore empêché de dormir. – Vendredi 12 août. Décidément le mérite ne peut pas rester caché : hier soir, les personnes quelque peu pianistes de l'hôtel étaient au Casino ; et une dame qui m'avait entendu n'a rien trouvé de mieux que de me prier de jouer pour distraire les amateurs de musique. Là-dessus, j'ai exécuté ma *Danse hongroise* de Brahms, qui a eu du succès. Ce matin encore, je jouais le *Concerto en ut mineur* de Beethoven, lorsque plusieurs dames envahissent le salon pour écouter. Ce qui m'amuse beaucoup, c'est qu'une jeune fille, qui s'était moquée de moi il y a quatre ans, du temps où je jouais *La Harpe* de David, me fait maintenant force compliments quand je pianote la moindre chose. (...) Nous avons en face de nous, sur une petite table à part, une énorme dame (un ballon captif), et son mari ventripotent comme Bacchus dans ses plus beaux moments ; c'est un spectacle récréatif. »

Les journées suivantes se passent à faire des jeux de société (Louis joue au whist), de la musique, du croquet, du billard, à bavarder avec de nouveaux pensionnaires, etc. Il déchiffre quantité de musique à quatre mains avec un jeune homme de son âge : symphonies et ouvertures de Mendelssohn, Mozart, Beethoven, Weber, etc.

Mercredi 30 août, adieux aux pensionnaires de Saint-Honoré. « J'ai fait à Saint-Honoré la connaissance d'un jeune homme fort gai, M. Lieb, calembouriste de première force : nous luttions à qui dirait le plus de drôleries et de calembours à la minute. (...) Un autre jeune homme, surnommé par nous l'ahuri, nous montrait de temps en temps aux jeux son intelligence bornée et son crétinisme sans bornes. Pourtant les maladies intellectuelles ne se guérissent pas à Saint-Honoré. L'hôtel était devenu, cette année, le refuge de tous les potards du département, qui commençaient à s'introduire au salon vers la fin de notre séjour. Nous sommes partis à temps ! trois jours après notre départ, on attendait une caravane de 40 médecins, allant de ville d'eau en ville d'eau pour constater les conditions hygiéniques de chacune d'elles... et pour tâter de la cuisine de chaque hôtel. »

« Il a osé critiquer les vers d'*Andromaque*... »

15 septembre. « Nous sommes ici [à Pont-Evêque¹] depuis quinze jours, et nous y passons une vie agréable, à laquelle ne manque que cette pauvre

¹ Propriété de famille des Aguetant ; cf. *supra*, p.13, et *infra*, p.45.

Bonne Maman (...). J'étudie mon piano 3 heures par jour. Ce n'est pas assez ; mais Maman est d'un entêtement invincible à ce sujet. Je fais environ 2 h 1/2 d'exercices sur 3 h d'étude. Je travaille maintenant l'*Etude en la mineur* de Chopin, avant-dernière du 2^e livre [op.25, n°11]. Tonton Denis [Crapon] me prête beaucoup de livres. J'ai lu *Propos d'exil*, de Pierre Loti. (...)

» Samedi 1^{er} octobre. Mercredi, nous sommes allés à Eysin, chez M. Moureton. Quel original ! Quand il se promène dans ses vignes, on dirait un bon gros cultivateur, qui ne s'occupe que du phylloxéra et du mildiou. En causant avec lui, on s'aperçoit bien vite que sous ces airs hirsutes et cette enveloppe prudhommesque se cache un homme très intelligent et intéressant. (...) Nous avons parlé des auteurs latins : "Ce qu'il y a de bon chez eux, ce sont leurs historiens. – Et les poètes, Monsieur ? – Les poètes ? ça n'a jamais été mon fort." Puis il convient que Virgile a du bon, surtout dans *Les Géorgiques*, où il parle de la vigne. (...) Ensuite, M. Moureton s'est mis à bêcher Racine ! "Vous touchez à une idole", lui a dit Tonton Denis, et là-dessus je romps des lances pour mon ami Racine. Il a osé critiquer les vers d'*Andromaque* :

*Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle, etc.*

» (...) Devant M. Moureton, qui est un musicien consommé, j'ai joué toute la *Sonate Clair de lune* de Beethoven. Il m'a complimenté et indiqué quelques nuances, d'après un ouvrage de Czerny intitulé : *La manière de jouer les Sonates de Beethoven*.

» Ce matin [samedi 1^{er} octobre], Maman me dit : "Louis, arrache-toi à ton piano, et va faire une promenade." Je pars sur la grande route avec *L'Allemagne* de Heine sous le bras, et je descends vers le pont de la Suze. Il faisait sous ces arbres une fraîcheur délicieuse ; et jamais je n'ai trouvé ce chemin aussi ravissant. Je m'arrêtais à tous les pas pour regarder les effets du soleil dans l'eau, pour écouter les oiseaux, le vent dans les arbres, etc. ; je me demandais si j'allais prendre des goûts champêtres comme Didy. Je suis descendu sous le pont, allant, revenant, m'arrêtant à mon gré ; mon livre est resté fermé. C'est curieux, quand j'admire quelque beau paysage, je n'ai nulle envie d'apprendre à le dessiner ou à le peindre ; mais aussitôt les airs les plus pastoraux que je connaisse me reviennent en mémoire ; je me chante en moi-même, ou quelquefois même tout haut la *Symphonie pastorale*, le duo de *Mireille*, etc., et je les trouve plus beaux encore.

« Vive la rentrée !... l'hiver, ma saison préférée »

» Jeudi 6 octobre. Les voilà finies, ces vacances. Il y a deux mois, je m'écriais, triomphant : Vive les vacances ! Aujourd'hui, je dis avec le même

enthousiasme : Vive la rentrée ! Il en est ainsi pour moi toutes les années. Je vais faire ma classe de Sciences. Je ne retrouverai pas mes camarades de Philosophie ; les uns font leur première année de médecine ; les autres, moins heureux, se préparent à passer la seconde partie des lettres en novembre. Mes copains actuels n'ont pas fait de lettres ; et moi, heureux mortel, je n'aurai pas à m'inquiéter de la partie littéraire du baccalauréat ès sciences. Donc nombre de classes dont je suis dispensé. J'en profiterai pour lire, étudier mon piano, faire un peu d'allemand, etc. (...) J'aime beaucoup ces premiers jours d'octobre. Le feu que l'on commence à allumer, les journées plus courtes, le temps qui passe du beau fixe, si monotone, au variable, tout annonce l'approche de l'hiver, ma saison préférée. »

Malgré son enthousiasme, dû surtout, semble-t-il, au retour en ville et à ses plaisirs intellectuels, Louis Aguettant est peu inspiré par les sciences, bien qu'il y excelle, et par ses professeurs, sauf deux : « (...) M. Pélissier est chargé des classes de géométrie et de descriptive ; il est jeune et plein d'ardeur ; je suis persuadé qu'il nous préparera bien. Malheureusement, on ne peut pas en dire autant de M. Prost et de M. Petit. Le premier est la diffusion et l'obscurité même ; d'ailleurs, je ne sais pas s'il sait vraiment bien la physique qu'il doit nous apprendre. (...) M. Petit, quoique très fort, est parfaitement soporifique. Il ne donne aucun entrain à ses classes, et rend tout à fait ennuyeuse la chimie, que je n'aime déjà pas beaucoup. Il n'y a qu'un élève en philosophie : Madignier. C'est navrant : il va être forcé d'avoir tous les prix de sa classe. »

« Heureux mortel de connaître déjà tant de musique »

Les études de piano dominent tout ce trimestre : « 12 novembre. Tata Madeleine a écrit à Mlle Poitevin¹. (...) Elle conseille surtout les fugues de Bach, les sonates et concertos de Beethoven, le *Gradus* de Clementi, les *Études* de Tausig, *L'École du virtuose*, *L'École de la main gauche* et la *Sonate-étude* de Czerny, les *Préludes et fugues* de Mendelssohn, le *Carnaval*, les *Pièces romantiques*, les *Concertos*, les *Kreisleriana* de Schumann. J'ai commencé à travailler le *Prélude et fugue en ut mineur* de Bach. (...) Je suis avec le plus grand intérêt l'affaire Wilson², dont les journaux sont remplis. Par moments, les faits rapportés sont tellement forts qu'on croit dormir debout ou lire un roman. Que va-t-il sortir de tout cela ? »

En décembre, il est à nouveau souffrant et assigné à la chambre, ce qui lui permet de travailler les études de Tausig et la *I^{re} Ballade* de Chopin, et de

¹ Un professeur parisien connu.

² Le gendre de Grévy, président de la République, mêlé au scandale du trafic des décorations.

faire de nombreuses lectures, en particulier les *Contes de Noël* de Dickens et *Le Manteau* de Gogol, « fort original, un peu étrange même ». Le 20 décembre, il neige : « J'étais ravi ; j'ai une joie de bébé à la regarder tomber... surtout quand je suis dans ma chambre » et puis voici Noël : « C'est la fête de l'année que je préfère à toutes les autres. 25 décembre, dimanche. Il y a deux ans, j'ai passé une soirée de la veille de Noël à faire de la musique ; je m'étais joué tous les morceaux de Chopin que je savais : j'avais fait connaissance avec Chopin au mois d'octobre précédent [1885], par la *Valse en mi mineur*, l'*Impromptu en ut dièse* et les *Nocturnes* (j'avais déjà appris par cœur la *Marche funèbre* pendant les grandes vacances). Puis la messe de minuit, suivie d'un bien joyeux réveillon. L'année dernière, soirée musicale aussi : Chopin a eu sa part, et j'ai joué tous les Noëls de ma connaissance ; mais la messe de minuit a manqué à la fête. Cette année, la maladie de Mme Armanet m'interdit le piano le soir, mais Maman m'a donné par avance, comme dédommagement, les deux volumes de supplément à la *Biographie universelle des musiciens*, de Fétis, c'est-à-dire la biographie de tous les artistes contemporains. Je me suis délecté à lire les notices sur Liszt, Planté, [Anton] Rubinstein, Joachim, etc. Le lendemain, c'est-à-dire aujourd'hui, j'ai reçu de la musique, donnée aussi par mes tantes » (Schumann, Mendelssohn, Weber). « Je suis ravi, et je me considère comme un heureux mortel de connaître déjà tant de musique. (...) »

» Nous avons reçu d'autres cadeaux : Didy, des couleurs en tubes, un nouvel abonnement à la "Petite Bibliothèque", un manchon (qui a, par parenthèse, le don de lui déplaire, comme tous les objets de toilette). La somme consacrée à mes étrennes par la famille Crapon sera employée à faire relier des cahiers de musique, qui en ont grand besoin ; quant au cadeau de Tonton Ferdinand, il a été destiné, sur ma demande et à son approbation, à des places de concert ; Planté et Mlle Poitevin donneront probablement plusieurs séances, et je serai très heureux d'y assister.

» Samedi 31. Tout le monde est en vacances. Je n'ai pas grand'chose à relater, mais je ne veux pas passer le dernier jour de l'année sans écrire quelques mots sur mon journal. (...) Me voilà plus âgé d'une année, plus rapproché de la barbe et des moustaches, dont je ne me soucie guère, mais plus près aussi d'une décision à prendre quand j'aurai passé mon baccalauréat. Que ferai-je l'année prochaine à pareille date ? Ce qui me console, c'est que beaucoup de gens peuvent se faire la même question sans y trouver de réponse. (...) »

1888

Pour son Journal de 1888, Louis Aguetant dispose du beau livre promis par Madeleine Burty, *Jour après Jour*, avec des « Textes et pensées à méditer pour chaque jour » (une citation biblique en tête, une citation « profane » en pied). 1^{er} janvier. « Comment vais-je oser écrire sur un aussi beau volume ? C'est un cadeau de Tata Madeleine, et j'écris son nom en tête de mon journal de 1888, comme elle a écrit le nom de la famille Aguetant en tête de son premier journal de petite fille. (...) »

Ces premiers mois, il est toujours souffrant : « Jeudi (*12 janvier*). Maman a fait venir le docteur Horand, afin de savoir si je peux aller au concert [de Francis Planté]. Réponse affirmative, à condition d'aller et de revenir en voiture. Mais le docteur ne trouve pas prudent que je retourne aux Minimes pendant ces jours froids. Rentrerai-je en février ? C'est détestable de travailler toujours seul. » Mais dans les journaux suivants, il est plus souvent question de musique, de piano et de concerts que d'études ou de lectures... Louis travaille seul, ce qui ne sera pas un handicap pour lui.

Planté, trente-deux ans avant et après !

« Samedi. C'est demain qu'a lieu le fameux concert ! Je crois que je n'en dormirai pas cette nuit. Pendant la leçon de dessin, ce soir, je n'ai parlé que de cela à M. Pictet. J'ai préparé mon concert, c'est-à-dire étudié tous les morceaux qui seront joués, noté dans ma tête tous les passages dont l'exécution et l'interprétation sont difficiles ou douteuses, afin de me rappeler comment Planté les jouera. » Louis Aguetant ne peut deviner que Francis Planté¹, de trente-deux ans son aîné, sera pour lui un très grand ami trente-deux ans plus tard...

« 16 janvier. Lundi matin. Hier soir, j'ai passé la soirée à me jouer tous les morceaux du concert ; aussi ai-je renvoyé mon journal au lendemain. Le concert a été splendide. Planté a joué d'une façon merveilleuse, et a presque entièrement perdu l'habitude de faire des gestes. Je crois que l'après-midi d'hier est pour lui un immense succès, d'ailleurs des plus mérités. Il y avait foule au Casino, et les applaudissements n'ont pas manqué ; pour ma part, je n'ai pas ménagé mes gants. Le morceau le plus admirable a peut-être été l'*allegretto* de la *Symphonie en la* [de Beethoven] (et non de la *7e Sonate*,

¹ Francis Planté est né à Orthez le 2 mars 1839 et mort à Saint-Avit, près de Mont-de-Marsan, le 19 décembre 1934. Elève de Marmontel, il avait bénéficié de la protection de Liszt et de Rossini pour ses débuts à Paris. Il fit une brillante carrière, se retirant à plusieurs reprises chez lui pour de longues périodes, sans cesser de travailler et de jouer pour ses amis, comme on le verra.

comme le programme le portait). Planté l'a joué avec une ampleur, une noblesse de style étonnantes ; il a commencé piano, et s'est ménagé un effet de *forte* splendide pour la reprise du chant mineur. Il a fait chanter la phrase majeure avec une douceur, et un charme merveilleux ; l'ensemble du morceau a été tellement parfait que je crois impossible de le jouer mieux. »

Nouveau concert de Planté, le 17 février : « Ce qui m'a le plus frappé, dans ce concert, c'est le brio surprenant, la puissance prodigieuse de Planté. De loin, je ne m'en rendais pas compte. J'ai pu cette fois en juger de plus près. Les basses sont toujours fermes et vigoureuses ; elles m'ont semblé parfois un peu exagérées ; mais ces effets doivent s'atténuer à distance.

» Vendredi 24 (février). J'étudie dans ce moment la *Ballade en sol mineur* de Chopin ; c'est désespérant après avoir entendu Planté ; mais j'aime mieux la travailler pendant que j'ai encore la mémoire toute fraîche. (...) – Mardi. Tante Madeleine (...) nous annonce un nouveau concert donné à la salle Philharmonique par un pianiste fort remarquable, paraît-il, Eugène d'Albert. Maman a consenti, et j'aurai encore ce plaisir. C'est un carême qui ressemble beaucoup à un carnaval. »

« Le Clavecin bien tempéré : de la musique qui repose... »

Après un concert des élèves de Madeleine Burty, où Louis joue notamment la *romance* du 1^{er} *Concerto* de Chopin, récital d'Eugène d'Albert¹ : « Mardi 13 (mars). J'ai assisté hier au concert donné par d'Albert, et j'en ai rapporté une singulière impression. La qualité qu'il a au suprême degré, c'est la virtuosité. Son mécanisme est impeccable, éblouissant, plus encore, peut-être, que celui de Planté. Il a exécuté la *Sonate en si mineur* de Chopin, horriblement difficile, sans que j'aie pu distinguer une fausse note. D'ailleurs, son style est très classique, très large, sans exclure pour cela une fougue qui entraîne. L'*allegro* et le *final* ont été de tous points admirables, ainsi que le passage rapide du *scherzo*. J'ai moins aimé sa manière de jouer le *largo* et le milieu du *scherzo*. (...) »

» Le concert a été terminé par la *Fantaisie* de Liszt sur *Don Juan*, d'une difficulté ébouriffante. Les trilles, les arpèges, les traits en octaves s'envolaient aussi nets, aussi clairs que s'ils n'avaient aucune difficulté. Cela tenait du prodige ; mais, à côté du duo de *Don Juan* admirablement phrasé, il y avait plusieurs passages de virtuosité pure désagréables à force d'être prolongés. (...) Malgré tout, je lui préfère Planté. C'est certainement un artiste de premier ordre ; mais, malgré de rares qualités de style, il n'a pas le

¹ Eugène d'Albert (1864-1932), pianiste écossais naturalisé allemand, né à Glasgow, mort à Riga, élève de Liszt, grand interprète de Bach, de Beethoven et de son ami Brahms, il fut le professeur de Wilhelm Backhaus et d'Edwin Fischer. Il écrivit vingt et un opéras...

charme pénétrant de Planté, ni sa splendide sonorité. Il est vrai que l'un est âgé de 24 ans [*d'Albert*], et l'autre de 50. D'Albert est, au physique, un curieux personnage : petit, trapu, la face rouge et assez vulgaire, encadrée de cheveux longs et plats qui tombent comme des baguettes de tambour le long de sa figure, quand il baisse la tête.

» Samedi 17 mars. J'étudie toujours Bach, et de plus en plus maintenant. Tata Madeleine, qui m'a écrit, me l'a recommandé. Je finis par l'aimer beaucoup, ce vieux Bach ; *Le Clavecin bien tempéré* est mon principal travail, et il ne me déplaît pas, malgré son austérité. C'est de la musique qui repose. J'étudie aussi le premier allegro de la *Sonate pathétique*.

« Cela commence à devenir désagréable de vieillir si vite »

» Lundi (2 avril). J'ai trouvé, au milieu de la musique de la famille Cusset, une vieille méthode de Herz, dans laquelle se trouvent beaucoup de bons conseils. On y parle, en particulier, de trilles en octaves d'une seule main. Je n'aurai point de repos que je n'y sois arrivé. – Mardi (3 avril). J'ai aujourd'hui 17 ans. Cela commence à devenir désagréable de vieillir si vite. »

Le Journal suit ainsi son train, de la description de deux prédicateurs à la préparation de la Fête-Dieu, des études de physique aux lectures de divertissement, encore adolescentes, avec tout à coup cette notation politique frappante : « Samedi (16 juin). Une bien triste nouvelle : Frédéric, l'empereur d'Allemagne, vient de mourir¹. Il était bien loin d'être hostile à la France comme son fils, et sa vie était une garantie de paix. Il va être regretté par les Français autant que par les Allemands ; il paraît d'ailleurs que le deuil est général de l'autre côté du Rhin ! Sa mort a été résignée, sans secousse ; il a gardé la même fermeté de caractère que pendant toute sa maladie. Que va-t-il advenir maintenant ? »

Mais le baccalauréat approche : « Vendredi (6 juillet). Je continue à apprendre mes 26 pages de physique, et plus souvent 30 que 26, sans compter les problèmes, la chimie et les mathématiques. Quel ouf ! je pousserai quand tout sera fini ! – Vendredi (13). Je suis allé à l'usine² pour faire des manipulations sur les sels. Je sais maintenant reconnaître l'acide d'un sel ; il n'y a rien de tel que la pratique pour fixer les choses dans la mémoire. – Lundi. En fait de 14 juillet, je me suis bourré de physique et d'autres connaissances moins agréables qu'utiles. J'éprouve un vrai bonheur à me sentir si près de l'examen : jeudi prochain, collé ou reçu, je pourrai me reposer ! Si je suis refusé, cela atténuera singulièrement ma déconvenue : je rêve de farniente. »

¹ Frédéric III, 1831-1888, fils de Guillaume I^{er}, père de Guillaume II

² De son père.

« Les calembours des professeurs sont toujours bons... »

» Vendredi 20 juillet. Je viens de passer mon baccalauréat ès sciences ; je suis reçu avec la note BIEN [*deux fois souligné*]. Je suis ravi de voir revenir cette note qui a été celle de mon premier examen, en 1886 [en Rhétorique] ; je n'y comptais pas. Voici comment s'est passé mon examen, qui était terminé hier à midi. Avant-hier matin, mercredi, après une journée du mardi consacrée à me truffer jusqu'au dernier moment, et une nuit médiocre, pendant laquelle chiffres et formules me poursuivaient pour m'empêcher de dormir, je suis descendu en voiture avec Papa, et arrivé un peu avant 8 heures à la Faculté des sciences. (...) Les questions n'ont été ni bien faciles, ni bien difficiles. (...) Le problème de mathématiques m'a ennuyé ; je me suis appuyé sur le théorème de Ptolémée sans le démontrer. Heureusement les autres ont fait de même ; mais je l'ignorais, et je suis remonté à Saint-Just assez démoralisé. M. Pélissier m'a rassuré pour les mathématiques, mais a trouvé une faute dans le problème de physique ; j'ai mis un cosinus pour un sinus dans la formule... : une distraction complète, et pourtant je connais parfaitement cette formule. Je n'ai pas eu l'ombre d'un doute en l'appliquant. Mais après tout, la marche était très bonne, et ma question de cours bien traitée aussi ; cette erreur a dû être prise pour ce qu'elle était : un lapsus. (...)

» Hier matin, je suis descendu , pensant être admissible, mais craignant une colle à l'oral. (...). Comme j'ai la lettre A, j'ai passé immédiatement avec M. Sicard, qui m'a demandé le chlore comme question de chimie. J'étais un peu ému tout à fait au début, mais je me suis vite remis en écrivant des formules de préparation au tableau ; cela a bien marché. Puis aussitôt après, M. Raulin m'a appelé pour la physique ; il m'a questionné sur la bouteille de Leyde, la bouteille décomposée, et je lui ai fait la théorie de la condensation ; cela a bien été. En mathématiques, M. André, un curieux personnage, a commencé ex abrupto en me criant tout fort : « Qu'est-ce que c'est que la lune ? » Rire général, auquel je me suis mêlé. Entre autres choses, il m'a demandé l'étymologie de synodique (révolution), j'ai répondu immédiatement : *sun* et *odos*, et alors, un peu ironiquement : « Voilà pourquoi on apprend le grec, n'est-ce pas ? » Nouveaux rires : cela m'amusait de passer aussi gaiement. Mais alors sont venues les questions sérieuses : j'ai même été assez ennuyé au sujet de la cosmographie. Heureusement, le treuil, en mécanique, et l'angle de deux droites, en descriptive, m'ont permis de me relever. M. André a même fait un calembour (affreux). Il me disait, à propos de la condition pour que deux droites se coupent, en descriptive : « Alors, c'est la condition *sine...* » *Quâ non* », répondis-je tout d'une pièce, et « Canon », clama M. André, saisissant les cheveux de l'occasion. Les calembours des professeurs sont toujours bons : en conséquence de cet axiome, je me suis mis à rire d'un air charmé.

» (...) Enfin, après que tous les examens ont été achevés, le jury s'est décidé à délibérer ; je le soupçonne d'avoir dormi, car jamais délibération ne m'a paru aussi longue, pas même pour mes bacc. ès lettres. (...) Enfin les portes ouvertes ont laissé passer les candidats. J'ai été nommé le premier à cause de mon nom. M. André a prononcé la sentence de chacun. "Sont reçus au baccalauréat ès sciences : MM. Aguetant et Lantz, avec la mention bien" (...).

» 31 juillet. Mardi. J'ai fait le paresseux depuis mon examen ; j'ai négligé d'écrire mon journal chaque soir ; aussi suis-je contraint de tout relater en bloc. (...) Avant notre départ pour Vienne, j'ai prié Didy et Noël de me gratifier de mon cadeau de fête à l'avance. Il se compose de musique ; et j'ai ajouté un peu à la somme afin d'avoir ce que je désirais : les 18 *Nocturnes* de Chopin, que j'étais loin de connaître tous ; les *Feuillets d'album* et deux cahiers de *Pièces lyriques* de Grieg. Que de jolis nocturnes parmi ceux que je ne connaissais pas ! Je me suis délecté.

» Mon professeur, M. Péliissier, est venu dîner avec nous et Tonton Ferdinand, dimanche. Il est très heureux de ma réussite, car il a été presque seul à me préparer : depuis la fin novembre jusqu'en février, je n'ai eu personne et en ai pris à mon aise ; depuis février, j'ai eu le seul M. Péliissier, et il paraît bien que c'était suffisant. »

La quêteuse de l'orphelinat

Le Journal s'interrompt pendant les premiers jours de vacances. Rien ensuite de bien marquant, sinon que le piano loué est mauvais et que, selon la coutume de l'époque, on aime se déguiser : « Jeudi (6 septembre). Singulière distraction : je me suis déguisé en dame, et j'ai essayé de donner le change aux non-initiés. Papa et Tante Clotilde m'ont reconnu tout de suite ; mais cette fumisterie a pris à merveille avec Tante Joséphine. J'ai joué la quêteuse qui demande des fonds pour un orphelinat ; le tout avec moult détails sur cette intéressante maison, sise à Estrablin, et coupé de nombreuses parenthèses édifiantes sur la nécessité de recueillir les orphelins pauvres, de les élever, etc. J'ai causé 20 minutes avec Tante Joséphine qui m'a dévisagé tout le temps sans me reconnaître. Elle se levait pour me donner son "obole" quand papa lui a révélé le secret. Elle en a bien ri.

» A Morne, j'étais une demoiselle voulant louer la maison qu'habitait il y a quelques années l'oncle Denis, à Sainte-Colombe, et je venais quérir des renseignements. Illusion complète. Dialogue d'un quart d'heure, après lequel j'ai tiré ma révérence et suis majestueusement parti. Papa a tout dit à notre oncle Denis qui était épaté, et même un peu attrapé : il m'avait donné les détails les plus intimes sur la maison, et, en particulier sur les water-closet.

» Lundi (10 septembre). Voilà les vacances de Papa finies : il est parti ce matin, tout triste de s'en aller, et nous laissant aussi tristes que lui. (...) J'étudie le final de la *Sonate en si mineur* de Chopin. Il est difficile, mais splendide. C'est du Chopin sauvage, passionné, aux rythmes heurtés, plein de puissance et d'originalité.

» Samedi (22). Vus à Morne des autographes de V. Hugo, Lamartine, Berlioz, Sainte-Beuve, etc. (...) Lamartine est illisible ; ce qu'il y a de fort, c'est qu'il semble très clair et presque élégant comme écriture. V. Hugo est tourmenté, irrégulier, mais presque toujours lisible.

» Mercredi 26. Excellente après-midi musicale. Mlle Rakowska était à La Bâtie. J'ai beaucoup causé musique avec elle. (...) Elle m'a donné d'excellents conseils. J'ai joué la *romance [du concerto]* de Chopin, médiocrement, l'*allegro* de la *Sonate pathétique* et la *Gigue* de Redon assez bien. Mlle R. m'en a félicité et a constaté mes progrès. J'attaque de plus haut mes accords. Je le dois surtout à Planté. C'est le secret de la sonorité riche sans sécheresse. »

Après le 30 septembre, on trouve une « Liste des morceaux que je sais actuellement par cœur » comportant 60 morceaux, surtout du Beethoven et du Chopin, du Bach aussi, mais à peu près aucun Mozart, Haydn, Schubert, Liszt, Schumann.

« Pas de sciences naturelles et surtout de médecine »

« Que faire ? » se demande Louis en revenant à Lyon. Il est significatif qu'il se pose ainsi la question : mis à part le piano, le jeune homme n'est encore attiré irrésistiblement d'aucun côté. « Lundi (8 octobre). J'ai été tout heureux en rentrant ici [rue des Farges] : notre grande salle à manger, éclairée par un feu de bois, me semblait plus gaie que de coutume. – Mardi. Je suis dans une indécision des plus désagréables au sujet de ce que je ferai cette année : je donnerais beaucoup pour être encore sur les bancs ; ce perpétuel point d'interrogation qui me pend sur la tête m'horripile. – Mercredi. Il est probable que cette année je suivrai divers cours (droit, lettres, sciences) comme auditeur libre, afin de connaître plus à fond toutes ces choses et de prendre une décision définitive l'année prochaine. – Vendredi. Je fais du piano, beaucoup, mais bien moins que je le voudrais. (...) J'ai écrit ce soir plusieurs exercices de piano que j'ai composés d'après ceux de Tausig et qui me semblent fort bons ; je les joue souvent. – Dimanche. J'ai eu une désagréable conversation avec tonton Ferdinand. Il voudrait (je le sais et tout me l'indique) me voir devenir professeur de sciences naturelles ; or physique, chimie, et surtout médecine (qu'il me faudrait étudier dans ce cas) ne me plaisent pas du tout.

» Lundi (15). Hier soir, je suis descendu avec Papa souper à l'hôtel d'Angleterre, où M. Hallopeau nous avait invités. Toujours très bon et très aimable, M. Hallopeau. Il me conseille de me faire inscrire régulièrement, et non comme auditeur libre, au droit et aux lettres. Peut-être est-ce ce conseil que je suivrai. J'ai eu l'honneur de dîner dos à dos avec Clemenceau, qui était à la table voisine. M. Hallopeau l'a reconnu ; d'ailleurs il revenait de Marseille et devait bien se trouver à Lyon ; enfin il ressemble parfaitement à un croquis fait dans un *Figaro illustré* que nous avons. Il avait un petit air doucereux... – Mardi. J'ai vu M. Granottier, qui m'a fait changer d'avis au sujet des cours à suivre. D'après lui, préparer à la fois les deux licences (droit et lettres) est très dur, quoique possible ; il me conseille de préparer la licence ès lettres, très utile même à un étudiant en droit, et de suivre des cours de droit comme auditeur libre, sauf à les laisser après la licence ès lettres si je ne me destine pas au droit. »

Le Journal commente les premières semaines de cours aux Facultés catholiques, uniquement en lettres : le droit semble promptement abandonné... « Lundi (22 octobre). Ce soir, à deux heures, j'ai commencé ma nouvelle vie d'étudiant ès lettres. Deux cours, M. Bonnel, d'abord, nous a parlé d'une façon fort intéressante de l'éloquence à Rome (début), puis M. Devaux, un abbé, a fait sa première conférence, c'est-à-dire une suite de conseils pour l'année. Sujet de dissertation latine à rendre dans quinze jours : *Nascuntur poetae, fiunt oratores*¹. M. Bonnel est maigre, sec, l'œil très vif et l'air très bon, soixante ans environ, et des lunettes d'or, naturellement. Je connaissais déjà M. Devaux pour avoir été collé par lui aux Minimes. Un détail : il y a une quinzaine au moins de jeunes abbés pour trois laïques. C'est une majorité trop écrasante. Peut-être y aura-t-il un nouveau contingent en novembre². – Mardi 23. J'ai eu un cours de M. Léotard, assez ennuyeux, sur les institutions anciennes ; il lit tout, ce qui donne beaucoup de monotonie. M. Lepître (abbé, qui nous enseigne la grammaire comparée) lit aussi ; mais la chose enseignée me plaît davantage. – Mercredi. J'ai ce soir un mal de tête intense ; cela vient-il de ces trois heures de cours de suite, la plume à la main ? D'abord] M. Condamin ; il parle très facilement, improvise tout son cours, mais phrase trop : c'est agaçant. Il quintessencie et s'écoute parler. J'ai été heureux quand le bon et simple abbé Gonnet est venu nous parler, sans ornements, avec une élocution difficile, des accents en grec. Au moins, tous ses mots portent ; point de phrases mais, je crois, beaucoup de savoir. »

Mais à nouveau Louis tombe malade pour quinze jours. Pendant cette claustration, il reçoit de nombreux livres : un *Horace* en deux volumes, les *Mémoires* de l'empereur Guillaume, un *Bach*, un *Meyerbeer* et son

¹ « On est poète de nature, on devient orateur. »

² Ils seront six ou sept en tout le 10 novembre.

temps de Blaze de Bury, un *Dictionnaire étymologique latin*, L'École d'accompagnement d'un professeur au Conservatoire de Paris : « Mercredi 31. J'ai aussi commencé à renouer connaissance avec le thème grec, une de ces vieilles relations qu'on abandonne volontiers.

» Jeudi (15 novembre). J'avais oublié de noter que Maman a trouvé une bibliothèque réalisant toutes les conditions requises. Elle a appartenu à M. Gailleton, notre illustre maire, et semble neuve. Elle est arrivée aujourd'hui. Elle est immense, et contiendra largement tous les livres dignes d'y être mis. J'étais inquiet sur ce point, et crains plutôt, maintenant, de voir des rayons vides. C'est dans ma chambre qu'on l'a mise. J'en suis enchanté. (...) – Vendredi. Nous étudions *Britannicus* ; je l'ai relu, et admiré plus que jamais. Ce 4^e acte est splendide. J'ai été aussi très enthousiasmé par le merveilleux récit de l'empoisonnement de Britannicus, dans Tacite. »

Louis semble prendre de plus en plus plaisir aux lettres, françaises et latines : « Samedi (17). Avant-hier, Tonton Denis m'a apporté tout Tite-Live avec traduction, et un volume des œuvres de Cicéron, toujours avec traduction, qui contient, entre autres choses, *Brutus* et l'*Orator*. C'est précieux pour moi. (...) – Dimanche 18. J'ai assisté avec Papa à une séance de la Société de géographie : lecture du voyage en Orient de Mme Le Ray, voyage à Palmyre, Babylone, Bagdad, Damas, etc. – Lundi. Aujourd'hui M. Devaux nous a rendu compte d'un devoir de latin (...). J'ai eu 5 sur 20. C'est affreux ! Il est vrai que le plus favorisé, en première année, a eu 9. C'est Belmont, un laïque ; il est intelligent et piocheur. Il a comme moi passé la première partie de son bacc. ès lettres avec dispense et avec mention bien. (...)

» Mardi (20). Tata Madeleine m'a apporté une admirable *Sonate* de Schumann *en sol mineur*. C'est une musique enfiévrée, échevelée ; le premier *allegro* surtout exprime l'angoisse, la terreur, avec une force merveilleuse. Par exemple, l'*andantino* m'échappe absolument. Je jouerai au concours du mois de mars le *Menuet* de Paderewski et l'*Intermezzo en fa dièse mineur* de la 1^{re} *Sonate* de Schumann. Il est splendide. (...)

Fou-rire en apologétique

» Samedi (24). Aujourd'hui, mes camarades et moi avons essayé de suivre, par curiosité, un cours d'apologétique. Nous comptons sur une petite introduction en français ; point du tout : un "*Igitur*" *ex abrupto*, suivi de : "*hoc argumentum probat... protestantes dicunt, etc.*" nous a donné le fou rire le plus inextinguible. Nous n'y tenions plus ; nous sommes partis au bout de cinq minutes, suivis par les éclats de rire des abbés. Nous sommes rentrés peu après pour un cours de philosophie. Comme le professeur disait : "Certains laïques qui n'ont pas étudié la théologie..." des regards pleins d'allusions se sont tournés vers nous, et la gaieté a recommencé.

« Dimanche (2 décembre). Une excellente journée : je viens d'entendre Marsick¹, le grand violoniste qui avait jadis enthousiasmé Tata. Il a merveilleusement joué la première partie dans un *Quatuor* de Beethoven (op.74), style classique, grâce, brio, tout était réuni. Puis une *Sonate* de Schumann (*en ré mineur*), accompagnée proprement, mais d'une manière un peu terne par Mlle Sorbier. Du côté du violoniste, c'était tout simplement parfait. Le début a été phrasé avec un sentiment mélancolique, mais toujours noble ; l'*andante*, merveilleusement dit : un vrai chant d'église. (...) En somme, la qualité dominante me semble être la fougue, qui n'exclue d'ailleurs ni le charme ni la douceur ; mais j'aime mieux Marsick dans les choses endiablées que dans les choses lentes. Joachim, autant que je peux juger deux violonistes, et deux aussi grands, me semble bien supérieur comme style.

Belmont l'enthousiaste, l'abbé Delmont poète...

» Mon camarade Belmont est un enthousiaste auprès de qui je ne suis qu'un glaçon. Il flambe pour la philosophie, l'économie politique, les questions sociales, etc. Nous avons eu récemment une discussion esthétique au sujet d'une opinion de M. Relave sur la moralité dans l'art, et j'avoue qu'il avait, je crois, raison contre moi².

» Dimanche (9 décembre). Cet excellent Tonton Denis m'a apporté trois livres !! trois livres qui me feront rêver longtemps : 1° *F. Chopin*, trois conférences prononcées par Kleczinski, avec des indications sur la méthode de Chopin, le jeu de Chopin, les œuvres de Chopin, etc., enfin tout ce que je pouvais souhaiter de mieux ; 2° *Les pianistes célèbres*, par Marmontel, série de biographies (...) ; 3° *L'Enseignement du piano*, par Le Couppey, avec une liste de titres suivis d'appréciations. Cela va renouveler mes idées sur la musique, ma manière d'étudier, d'interpréter. J'ai entendu à une messe en musique à Saint-Bonaventure, le *Stabat* de Rossini. Ai-je le goût faussé, ou la grande phrase majeure est-elle aussi banale qu'elle me semble ?

» Lundi (10). J'ai commencé aujourd'hui un autre système d'exercices. Au lieu de ceux de Tausig, qui agrandissent la main plus qu'ils ne l'assouplissent, je me remets à mes gammes tous les jours, en surveillant avec un soin scrupuleux la position et la forme de la main. J'espère en retirer de bons effets. J'enrage de ne pouvoir étudier plus longtemps. – M. Devaux m'a donné

¹. Martin Marsick (1848-1924), professeur au Conservatoire de Paris. Joseph Joachim (1831-1907), l'une des gloires de l'école allemande de violon. Il imposa en particulier les *Sonates pour violon seul* et les *Concertos* de Beethoven et de Brahms (cf. *infra*, p 49).

² On manque tout à fait, malheureusement, de renseignements sur ce grand ami de la Faculté catholique. Toutes ses lettres à Louis Aguetant ont disparu, sans doute dans un déménagement.

la note 8 pour ma dissertation latine. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est un progrès, d'autant plus que la copie était précédée d'une annotation élogieuse.

» Samedi (15). J'ai remis à M. Condamin mon premier devoir français. Ce soir, j'ai fait un stage à la bibliothèque, plus à rire et à causer qu'à travailler. L'abbé Delmont nous a confié des vers de sa façon sur la fête du 8 décembre¹. Il est très agréable et très instruit, M. Delmont ; mais, hélas ! il n'est pas poète ! Il nous a laissé son œuvre, avec l'espoir que nous l'enverrons à quelque journal. Ces confidences poétiques m'amuse toujours.

» Lundi (17). Les vers de M. Delmont seront publiés dans *L'Echo de Fourvière* (Belmont les a mis dans la boîte de ce journal) et dans la *Revue hebdomadaire* : l'auteur les a montrés à Mgr Carra, qui les a montrés à Mgr Foulon, qui les a envoyés à la revue. Ce soir, M. Delmont assistait au cours ; il était radieux, il nous a remerciés chaudement, même moi, qui n'avais rien fait. Voilà un heureux à bon marché. — Ces vers en ont fait éclore d'autres. Mercier, le futur journaliste, m'a montré plusieurs strophes de lui qui ne sont vraiment pas mal du tout, et qui font pâlir (sans peine) l'œuvre de l'abbé Delmont. M. Bonnel nous amuse un peu à ses dépens par son enthousiasme pour Caton, Tiberius Gracchus, Scipion, et autres antiques orateurs, avec moult gestes à l'appui. »

Louis Mercier entre en scène

Première mention, donc, du poète Louis Mercier, dont nous apprenons par la même occasion qu'il avait déjà une vocation de journaliste (il fera toute sa carrière professionnelle au *Journal de Roanne*)². Voici comment Mercier raconte les débuts de leur amitié : « Nous n'avions pas vingt ans, et la Faculté elle-même n'en comptait que quinze. (...) On commença par s'observer avec un peu de défiance. Puis, de la rue du Plat à la place Saint-Jean où nous nous séparions, Louis Aguetant pour prendre la ficelle³, et moi la rue Tramassac, où j'avais mon gîte, on causa. On parla littérature, on échangea ses impressions de lecture où il va sans dire que les poètes tenaient la première place. On se chamaillait parfois ; mais on finissait généralement par tomber d'accord. Ainsi, nos esprits s'accrochèrent. Le cœur eut sa part ensuite, mais l'amour des lettres fut et demeura le ciment de cette amitié⁴. »

« C'est la révélation de la littérature et plus particulièrement de la poésie », écrit Henri Rambaud. Et ce tournant pour Louis Aguetant est capital, en effet. A travers le *Journal* de 1888, on a constaté sa passion dévorante

¹ Les illuminations de Lyon en l'honneur de la Sainte-Vierge.

² Sur la vie de Louis Mercier, on trouvera une abondante documentation dans *Nos lettres du Sinai*.

³ Le funiculaire de Fourvière.

⁴ Cf. l'introduction de Louis Mercier à *Nos lettres du Sinai*.

pour la musique. Il est déjà grand lecteur, certes, mais du tout venant, et pas spécialement de littérature, encore moins de poésie. Sa perplexité, lorsqu'il lui faut se décider pour l'Université, montre bien qu'il n'a pas encore d'attrance invincible pour les lettres. Il n'a obtenu que mention *passable* au baccalauréat ès lettres, et au contraire mention *bien* au baccalauréat ès sciences (après n'avoir, pour ainsi dire, pas suivi de cours), ce qui justifie la tendance de son oncle Ferdinand Crolas à le pousser vers les sciences naturelles ; heureusement sa répulsion pour la médecine le ramène vers les lettres, voire le droit... Son évolution pendant l'année 1889, telle qu'on va la saisir à travers son Journal et surtout sa correspondance avec Louis Mercier, sera celle d'une maturation prodigieuse.

Débuts d'un musicologue... et d'un virtuose !

En attendant, c'est déjà le critique musical qui apparaît dans le commentaire d'un concert de Mme Essipoff : « Jeudi 20 (*décembre*). Mme Essipoff a surtout un jeu extrêmement original ; Tata Madeleine, qui a entendu Rubinstein, dit qu'elle le lui rappelle. Beaucoup de virtuosité et pourtant quelques inégalités de mécanisme. Mme E. a commencé par un *Quatuor* de Rubinstein (op.66) ; c'est tout à fait son genre de musique, sauvage, énergique, à contrastes. J'ai remarqué avec quel art elle fait ressortir deux ou trois notes de mélodie vague qui se noieraient facilement dans l'ensemble si l'exécutant ne les détaillait avec grand soin. On a failli bisser le scherzo. La *Sonate Appassionata* était le morceau que j'attendais le plus pour juger Mme E. Le premier *allegro* a été exécuté avec une véritable autorité. Les changements de mouvement, pourtant non indiqués, qu'introduisait Mme E., ne choquaient nullement et semblaient faire corps avec l'idée musicale. La grande phrase chantante était déclamée plus lentement que le reste ; une seule chose m'a été désagréable : l'habitude de briser un grand nombre d'octaves au lieu de les plaquer. Cela donne au jeu une affectation désagréable. Les notes répétées de la main gauche, fréquentes dans cet *allegro*, étaient d'une rapidité et d'une netteté étonnantes. J'ai aussi beaucoup aimé l'*andante* de la sonate, malgré un rubato peut-être un peu exagéré. Quant au final, à côté de certains passages enlevés avec une admirable virtuosité, il y avait çà et là un peu de crispation, et même quelques fausses notes. C'est être bien sévère, mais j'ai entendu cet *allegro* joué par Planté avec une si étonnante perfection que la comparaison s'impose tout naturellement à moi. (...) »

Pour Noël, il reçoit une avalanche de musique dont le *Clavecin bien tempéré* (2^e vol.), beaucoup de Chopin, les *Etudes symphoniques* de Schumann, les *Sonates piano et violon* de Mozart : « Voilà du bonheur pour longtemps ! (...) Je suis allé à la messe de minuit, ce que, à mon grand regret, je

n'avais pu faire l'année dernière. Il ne manque qu'un peu de neige à la fête ; ce n'est pas un temps de Noël. »

Aventures de nourrices

»Jeudi (27). Tata a des aventures de nourrices. La sienne est affligée d'un mari qui lui écrit des lettres à dormir debout: il se dit à l'agonie, et ajoute : "Viens-t'en vite, ou je vais te chercher !" Une ficelle de mari qui s'ennuie ! La pauvre femme, qui n'en peut mais, s'en est allée; on lui a trouvé une remplaçante, et le départ de Tata est retardé de demain à après-demain. (...) – Vendredi. La fameuse nourrice s'est livrée à une vaste fumisterie. C'est elle qui se faisait rappeler par son mari : nous l'avons su par une lettre qui lui est arrivée après son départ. » Fin du Journal de 1888.

1889

L'année 1889 nous vaut, elle aussi, un précieux « Journal », comme en 1887 et en 1888. Une fois encore, il nous fait partager la vie de Louis au jour le jour, pendant les cinq premiers mois, mais aussi la maladie de sa sœur, dont la mort stoppera le Journal en mai.

« 25 janvier. Mes cours à la Faculté catholique ont leur bon et leur mauvais côté : le côté littéraire (...) est la médaille ; le côté grammatical et même le côté historique, à cause de M. Léotard, qui est ennuyeux en diable, sont le revers. J'espérais, en entrant dans ce genre d'études, que j'allais avant tout lire mes auteurs grecs et latins ; je vois que je me suis fait illusion. Rien ne m'ennuie tant que d'épiloguer sur les syllabes ou les subjonctifs, quand je n'aurais qu'à ouvrir mon Tacite ou mon Virgile pour avoir de grandes jouissances, et pour apprendre mon latin, il me semble, aussi bien que dans le cours de M. Lepître. Avant-hier, j'avais un devoir à faire sur du Tacite ; j'ai lu d'abord le chapitre qui devait en être l'objet, et puis, entraîné par l'intérêt, j'ai planté là mon devoir pour lire les deux ou trois chapitres environnants (*Histoires*, II, 46-49).

L'éblouissement Paderewski

» Dimanche 3 (*février*). Je reviens à l'instant du concert Paderewski¹, et j'en reviens transporté. Jamais je n'ai entendu jouer ainsi : c'est ce que j'ai

¹ Ignace-Jean Paderewski (1860-1941), élève de Leschetisky entre autres, célèbre pianiste, compositeur et homme d'Etat polonais. Il fut premier ministre en 1919 et encore, en 1940, président du gouvernement polonais en exil à Londres.

entendu de plus original comme pianiste. Jusqu'à maintenant, je comparais tous les artistes à Planté pour constater sa supériorité ; cette fois je ne peux guère noter que des différences. Ce n'est ni mieux ni moins bien que Planté : c'est au moins autant dans un genre tout différent. Paderewski a une éblouissante virtuosité : je ne connais que d'Albert qui puisse lui être comparé sous ce rapport : c'est la même impression vertigineuse que Planté produit rarement. D'ailleurs Paderewski, malgré cette virtuosité transcendante, est parfois incorrect : non par défaut de mécanisme, mais par excès de fougue. Il est tellement emporté par l'idée musicale qu'il se soucie peu de la note. J'imagine que c'est quelque chose comme ces fameuses fausses notes que les journalistes aimaient tant à trouver chez Rubinstein.

» Paderewski a un tempérament artistique incomparable : il allie une fougue endiablée, une puissance sonore foudroyante à un charme de style infini ; il a eu des instants de poésie délicieuse, une délicatesse incroyable. C'est un jeu étrange, contrasté, qui ne peut laisser froid personne. » Le compte rendu continue, huit pages durant, portrait et analyse des interprétations, sans complaisance ; programme étrange, comme toujours à l'époque : *Quatuor op.26 en la* de Brahms, *Fantaisie* de Schumann, *Quatuor op.76 n°4* de Haydn, *Sonate pastorale en mi mineur* de Scarlatti-Tausig, *Menuet* de Paderewski, *Moment musical en fa mineur* de Schubert, *Thème varié* de Paderewski : « Pourquoi donc tant de grands artistes attaquent-ils la main droite après la main gauche ? Ce doit être en vue d'un effet particulier bien connu d'eux, mais j'avoue que cet effet m'échappe et que cette habitude me gâche un peu le plaisir de l'audition. » *Nocturne en ut mineur* de Chopin : « Là, je fais des réserves. C'est curieux, je ne comprends pas Chopin aussi tourmenté, aussi peu en mesure. Cela m'avait déjà choqué chez Mme Essipoff. Peut-être comprendrai-je ainsi Chopin plus tard ; mais pour le moment, j'aime mieux m'en tenir à ce que dit Kleczinski (...) : que la musique de Chopin doit être, en général, jouée en mesure, et que le fameux rubato n'est qu'une exception. (...) Un vieux monsieur qui pérerait assez justement (...) reconnaissait bien, comme moi, que Paderewski a un tempérament plus artistique que celui de Planté. »

Le trio des braques : Belmont, Mercier, Aguetant

« 22 février. Ce qui me charme, ce sont moins mes études que le frottement avec mes camarades. Nous sommes trois (Belmont, Mercier et moi) constamment en discussion. Les plus hautes questions ne nous effraient pas et nous les tranchons avec un sang-froid magnifique. C'est toujours de littérature, voire même d'esthétique, qu'il s'agit. Nous devons avoir dit déjà, les uns et les autres, bon nombre de bêtises ; mais rien n'est amusant et distrayant comme ces conversations. D'ailleurs (...) il y a toujours quelque

chose à en retirer, et cette collision d'idées fait toujours un peu réfléchir. Pour employer une expression qui a cours parmi nous, nous sommes braques : c'est l'excuse de nos enthousiasmes, de nos discussions à perte de vue et de nos inconséquences de raisonnements.

» (...) Je crois que Belmont est le plus enthousiaste de nous ; il est même un peu trop inflammable, ou du moins trop subitement. Il suffit d'un rien, d'un vers, d'une idée émise devant lui pour le faire partir comme une fusée. Il chevauche alors son dada avec acharnement, et notre grand bonheur, à Mercier et à moi, est de nous cantonner dans l'affirmation opposée, et d'entamer une de ces interminables discussions qui font nos délices. Mercier est aussi très chaud ; mais il a une dose d'ironie qui refroidit au besoin son enthousiasme et celui des autres. (...) En somme, ce qui m'est le plus agréable, c'est de trouver des partenaires intelligents, et ayant des goûts littéraires comme moi. Et puis, n'ont-ils pas le même faible que moi ? je veux dire celui de la langue. Il n'y a pas à dire, j'aurai toujours, toutes choses égales d'ailleurs, plus de sympathie pour les gens expansifs qui vous disent franchement leur avis, que pour ceux qui se clôturent et se bâillonnent, sans qu'on puisse savoir ce qu'ils pensent au fond. Le théâtre de nos délibérations est souvent la bibliothèque, le soir (...). D'autres fois, c'est dans la rue, en sortant des cours (...).

» 15 mars. Mon camarade Mercier m'a prêté une sorte de nouvelle champêtre de lui, *La Dernière gerbe*, qui n'est pas mal du tout. Mercier fait des vers très agréablement. *La Cloche*, de lui, que j'ai copiée, a vraiment une certaine inspiration rendue dans une langue brillante et imagée. C'est un drôle de corps que ce Mercier, très intelligent, de l'esprit, de la répartie, et une bonne dose d'originalité, ce qui ne gâte rien. »

« Cet œil béant, qui aurait fait rêver Edgar Poe »

Trois lettres à Didy accompagnent la maladie de sa sœur, retenue avec sa mère à Pont-Evêque ; lettres sur un papier exquis, orné chaque fois d'une figurine médiévale en couleurs. Le mardi 30 avril : « Je me suis promis de ne pas te laisser longtemps sans t'envoyer des lettres détaillées, une sorte de journal de ce que je fais ici. Je n'ai pourtant encore aucun événement bien intéressant à t'apprendre. » Le 2 mai, il ne peut cacher son « humeur massacrante » et ne donne que des nouvelles banales des gens rencontrés, tant il est préoccupé, très certainement, par la maladie de sa sœur.

Le 9 mai, trois jours après une visite à Pont-Evêque, il raconte : « Nous sommes revenus, lundi, avec un drôle de voisin de wagon. Il portait avec lui une grande carcasse d'horloge qui n'attendait que ses rouages pour tictaquer. Figure-toi une garniture octogonale en laiton où s'enchâssait un verre circulaire bombé qui vous regardait obstinément comme l'œil de Dieu dans la

Légende des Siècles. Le tout d'une dimension ! une horloge de salle d'étude, avec un anneau genre remontoir, à donner envie de la monter. Et le propriétaire dormait devant, du sommeil du juste ! Moi, ça m'effrayait ; j'ai changé de place pour ne plus voir cet œil béant, qui aurait fait rêver Edgar Poe. »

Le Journal, qui a fait état des très vives inquiétudes de Louis pour la santé de sa sœur (3 mai), s'est interrompu définitivement pour cette année. On le retrouvera, à plusieurs reprises, au cours des années suivantes, mais jamais, sauf en 1921, de manière continue, et plutôt pour des notes de lecture ou de voyage, avec quelques pensées personnelles, qui culmineront dans le Dernier Carnet de 1930-1931. L'abondante correspondance avec Louis Mercier y suppléera dès cette année 1889 et jusqu'en 1895¹.

Pont-Evêque, maison de famille

En juin, il semble que Louis soit éloigné de Lyon et malade d'après une lettre de Mercier, ce que confirme la réponse (LA/LM, 9/7/1889) : « Ce serait trop beau, ces quatre mois de vacances à dépenser au gré de ses préférences. » En juillet, il décrit la propriété de Pont-Evêque, près de Vienne (Isère), où il reviendra avec sa famille presque tous les étés de sa vie, en réponse à la description par Mercier de sa maison de Coutouvre (LS, p.20). « “Le lieu qui m’y retient” n’est pas si poétique que le vôtre ! on peut, sans lui faire tort, le badigeonner en deux coups de pinceau. Une maisonnette accotée à un jardin sur le bord d’une grande route... Mais le jardin est cultivé : fleurs et fruits, “*utile dulci*”. Me voilà loin de votre désordre inculte et pittoresque. Et puis la grande route ! avec le soleil qui poudroie, les arbres plantés des deux côtés qui s’ennuient au bord des fossés, les diligences qui passent lourdement chargées de voyageurs aux airs piteux et morfondus ; et, pour comble de civilisation, les poteaux télégraphiques se dressent d’espace en espace comme de grands *i* mélancoliques...

» Connaissez-vous rien d’affligeant comme une grande route ? Ici c’est l’alpha et l’oméga de toutes les promenades ; il faut toujours, en dépit qu’on en ait, en avaler une certaine longueur. Le village touche notre jardin ; mais nous sommes au bout, ce qui donne plus d’indépendance ; d’ailleurs la population n’est pas désagréable. Ma chambre – celle du moins où sont mon piano et mes livres, celle d’où je vous écris – est précisément sur cette fameuse grande route » (LA/LM, 17/7/1889).

¹ Nous n’en citons que certains passages, car un choix très important en a été publié dans *Nos lettres du Sinai... correspondance de deux jeunes écrivains à la fin du XIXe siècle*, L’Harmattan, 254 pp., 2003, auquel nous renvoyons (sigle LS).

Louis est en relations avec un vieux médecin, qui fut membre d'un petit cénacle artistique (Meissonnier, Emile Augier, Ponsard, Gustave Nadaud, Pierre Dupont, etc.) où l'on déclamaient des vers et des complaintes de 75 couplets (cf. LS, pp.17-21).

« Ma sœur était tout pour moi »

Le 28 juillet 1889, mort de sa sœur, âgée de seize ans : « Vous avez été malheureux ; vous comprendrez ma douleur. Ma pauvre sœur vient de nous être enlevée après de longues et très vives souffrances. Elle nous a quittés samedi, à minuit – admirable de courage en face de la mort, lucide et énergique jusqu'à la fin. J'entendrai toujours ces dernières recommandations, ces adieux si tristes et si résignés à ceux qu'elle a le plus aimés et qui l'entouraient, désespérés. Et le don fait à chaque personne de tout ce qu'elle possédait, de tout ce qu'elle préférerait, pour laisser son affection sensible et présente après elle ! Ce sont des scènes déchirantes, n'est-ce pas ? Et mourir à seize ans, aimée de tous, quand on a comme elle, des trésors d'intelligence, de cœur, de volonté ! Une seule chose peut apporter un peu de calme et de consolation, cette piété si ardente qui lui a fait faire la mort d'une sainte. Vous souvenez-vous, mon cher ami ? vous me demandiez un jour : "Avez-vous jamais vu mourir personne ?" et votre tristesse m'étonnait quelquefois. Je pouvais encore vous répondre : "Non." J'étais heureux. » (LA/LM, 30/7/1889.)

En août, cure avec ses parents à Saint-Honoré-les-Bains : « Cette décision leur est très pénible, et je partage tout à fait leur impression. Je ne suis pas pour les douleurs secouées, chassées à force de distractions ; j'ai, au contraire, le besoin de l'intimité, de la vie fermée et tranquille dans le souvenir. (...) Ce n'est pas par l'oubli que je chercherai à me consoler ; s'il m'arrivait jamais, les reproches que je m'adresserais me seraient plus durs encore, je crois, que la perte de ma pauvre sœur. J'essaye seulement de la revoir heureuse, gaie, riant avec moi, telle qu'elle était avant sa maladie. Je ne pouvais pas tout d'abord, et c'était le souvenir d'une malade triste, faible, souffrant sans cesse, qui me revenait invinciblement à l'esprit. Maintenant, derrière la seconde image, je commence à entrevoir la première.

» (...) Ma sœur était tout pour moi ! Je causais sans cesse avec elle comme avec une camarade d'études, et elle me donnait la réplique sans la faire attendre, je vous assure. Avec cela, le goût déjà formé et souvent très difficile, et beaucoup d'imagination. Elle écrivait de petites nouvelles, des compositions pleines de fraîcheur ; elle a même fait quelques vers qui témoignent d'un sentiment poétique déjà développé. Je lui avais montré, au commencement de sa maladie votre *Dernière gerbe*, qu'elle a lue tout entière avec grand plaisir ; elle aimait la campagne avec passion, beaucoup plus que

moi. Nous avons commencé ensemble toutes sortes de choses : nouvelles, comédies, bouts rimés. Cela se finissait ou cela ne se finissait pas ; mais c'était autant d'heures charmantes passées à faire l'école buissonnière ensemble. Et puis se comprendre à demi-mot, dire ce que l'autre pense, se compléter, quelle rare jouissance ! » (LA/LM, 4-7/8/1889.)

« J'ai vécu sous Auguste ou sous Périclès »

Le départ de Louis Mercier (pour nous, inexpliqué), « obligé d'interrompre (ses) études et rentré dans la solitude de Coutouvre dès l'automne 1889 » (cf. LS, p.14), nous vaut donc une correspondance inestimable, sans laquelle nous ne saurions à peu près rien des années 1890 à 1895 (début de la correspondance avec André Lambinet). « Aguettant pourvut avec une magnifique générosité à mon ravitaillement spirituel. D'immenses lettres, dont l'épaisseur et le poids stupéfaient mon facteur, arrivaient à Coutouvre, chargées du butin de beauté qu'il faisait à travers les livres » (*ibid.*).

Dans ses lettres à Mercier, il raconte, par exemple, avec un humour bon-dissant de potache, le rangement de la bibliothèque de la Faculté (LS, p.27), puis les lances rompues avec Belmont sur Hugo et le roman, ou sa lecture passionnée du livre de Lenz sur *Les trois styles de Beethoven*. « J'ai continué à lire, et à me réfugier dans la musique. C'était mon haschisch, mon opium ; c'était pendant des heures l'oubli et des visions merveilleuses. Je vivais avec Beethoven et, rare délice, j'apprenais à connaître l'homme en même temps qu'à admirer le musicien.

» Vous m'avez donné le la en littérature. Eugénie de Guérin ? j'en ai lu en pensant à vous. – *Atala* ? je viens de la finir sur votre conseil. Et des deux côtés, je me suis bien trouvé de vos avis. Si jamais je reprends mon journal – que la mort de ma pauvre sœur a interrompu – je voudrais le faire comme E. de G. Mais ce serait trop beau. Je crois que les mementos de la sorte sont, comme les lettres, des choses où les femmes seront toujours inimitables. (...) Dans [le journal] d'Eugénie, je trouve une simplicité, une grâce merveilleuses et surtout une poésie spontanée qui jaillit sans effort à propos de tout. Les idées poétiques viennent d'elles-mêmes sous la plume : quelques rimes, et de presque chaque page écloraient de charmants poèmes. Quant à *Atala*, je l'ai lue avec délices. Quoi qu'on puisse dire, Chateaubriand est poète de premier ordre. Il a le don des images grandioses et neuves, des descriptions riches et éclatantes. (...) » (LA/LM, 3/10/1889.)

Une autre fois, il évoque une visite au musée Saint-Pierre, place des Terreaux : « J'ai commencé l'éducation de mes yeux ; et, franchement, je crois que le sens de la peinture, qui avait beaucoup sommeillé, commence à s'éveiller en moi » ; il parle des Ribera, Van Ostade, Téniers, Rembrandt, Ruysdaël, et remarque : « N'est-ce pas délicieux de passer ainsi d'une civili-